

Les contes
de l'horloge

Janvier

Aux confins du beau pays de Dombes, entre le Formans* et la Chalaronne*, trônaient, paisibles, les trois ou quatre ruelles de Fabliau, petit hameau isolé de Saint-André le Sermon.

Au fond d'une obscure impasse, une chapelle s'endormait depuis des siècles, oubliée de tous, ou presque. Modeste édifice de carrons et de pisé*, faiblement défendu par une porte de cèdre cloutée et deux gargouilles édentées, l'humble oratoire de Saint-Jean semblait s'enfoncer chaque jour davantage dans la glaise du plateau des mille étangs.

Pourtant, son histoire est venue jusqu'à nous, transmise de grands-pères à petits-fils depuis la nuit des temps, à l'occasion d'inoubliables veillées d'hiver.

C'est là, à la lueur tremblotante des flammes de l'âtre d'où s'échappaient, en un parfum mêlé, les volutes de fumée des bûches d'acacia et de soupe au cardon, que les anciens contaient l'incroyable histoire de la chapelle de Saint-André le Sermon... la chapelle de l'horloge.

Ils racontaient que depuis le Moyen-Âge, une frêle chapelle sise au hameau de Fabliau, enfermait en son chœur une drôle d'horloge. Une belle comtoise* sertie de pierres inconnues en forme d'Ouroboros*, couronnée d'une clepsydre de bronze emplie d'un liquide couleur gris ardoise.

Véritable trésor de l'oratoire, fierté des *Prédicants**, - dombistes revêches mais braves, au gentilé* révélateur s'il en est -, l'Horloge possédait selon une ancienne légende, d'étranges pouvoirs.

Ainsi, l'insolite instrument – qui aurait eu plus de mille ans - sonnait janvier, février, mars, il sonnait aussi hiver et printemps. La curieuse pendule marquait les jours, sonnait les mois et les saisons. Depuis si longtemps, cette horloge sonnait douze fois l'an.

2

Depuis si longtemps, les *Prédicants* de tous âges avaient pris l'habitude de venir l'écouter. Partant de la fontaine de la Place Neuve, une sorte de benoîte procession se mettait en route, serpentant entre les bâtisses, pour arriver à la chapelle de Saint-Jean ; le cortège entrait en silence et prenait place sur les bancs de hêtre cirés de frais par le bedeau*.

Ainsi chaque mois, se réunissaient-ils tous en une forte assemblée et observaient-ils avec déférence la clepsydre achever sa révolution. Chaque coup de carillon célébrait le mois passé, à l'aune d'un autre temps, celui des saisons. Neuf coups pour septembre et trois pour l'automne.

Depuis si longtemps, cette étonnante arithmétique rythmait la vie du hameau.

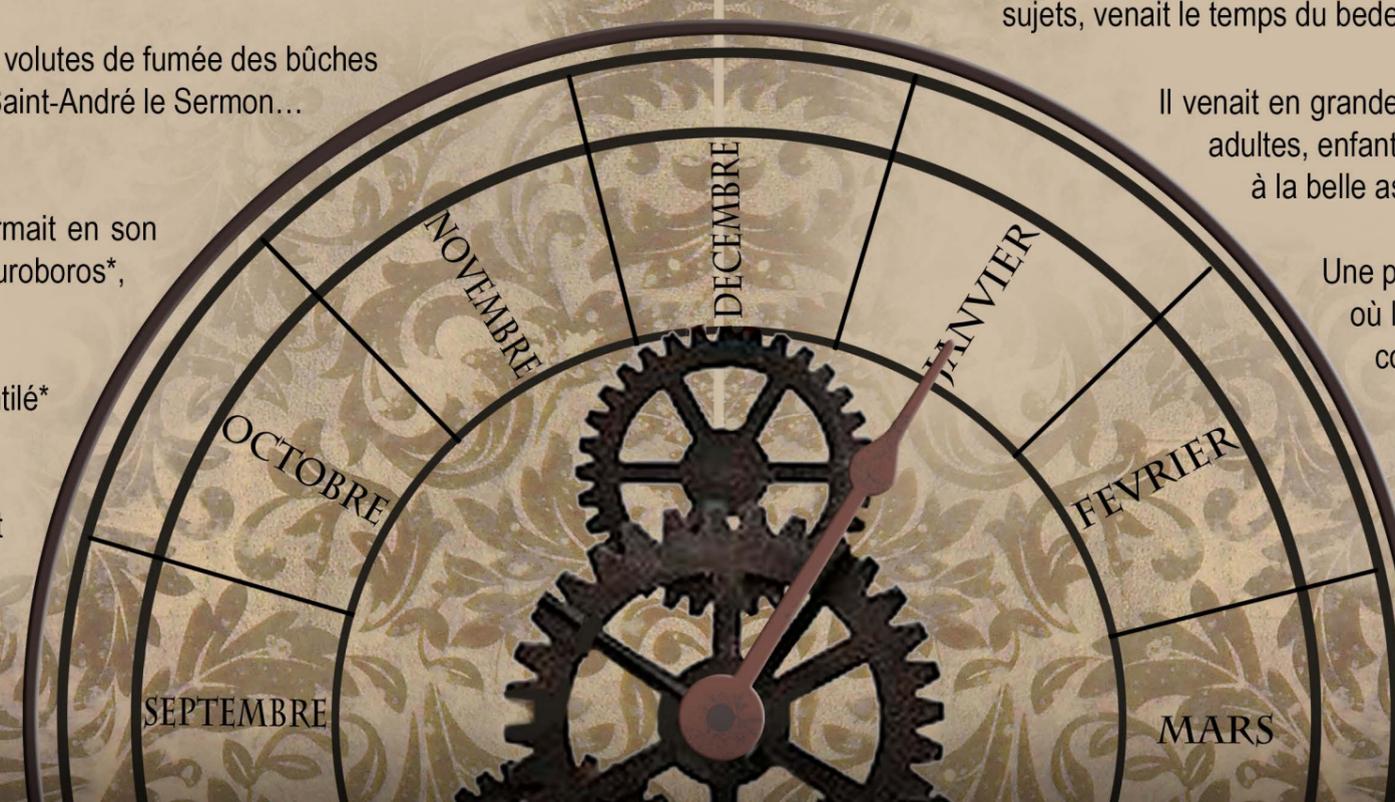
Chaque assemblée donnait lieu à de nombreux débats sur l'origine de l'horloge, sur sa fonction, ses pouvoirs ; la singulière réunion offrait souvent aux *Prédicants* de belles soirées au chevet de cette magique montre. Succédant aux échanges passionnés sur toutes sortes de sujets, venait le temps du bedeau.

Il venait en grande pompe, vêtu de son costume de suisse d'église, allumer le poêle à bois. Puis il servait à chacun - adultes, enfants et vieillards – un verre de vin de Noah*, et, au son d'une petite boîte à musique en fer blanc, offrait à la belle assistance, le récit d'une des incroyables histoires du pays de Dombes.

Une pour chaque mois de l'année marquée par le doux carillon *Prédicant*, une de ces histoires impossibles où les animaux parlent aux hommes, où les arbres dansent, où les fées ont bon cœur... l'un des douze contes de l'Horloge.

Et l'horloge de la chapelle de Saint-André-le Sermon sonna cinq coups. Un pour janvier et 4 pour l'hiver. Le bedeau, emmitoufflé dans son grand manteau aux 14 boutons d'argent, s'assit sur une marche de l'autel, posa sa pertuisane*, remonta sa petite boîte à musique et prit la parole :

3



Le conte de Janvier ou les aventures fantastiques du chien Difficile

Il était une fois, un chien au pelage fauve, prénommé par ses maîtres *Difficile*. Il habitait dans une ferme où vivaient chats, chiens, lapins, oiseaux et une chèvre avec laquelle *Difficile* adorait jouer.

Mais voilà ! Dans sa ferme, la niche était trop petite et parfois, il se sentait bien seul, alors, il décida de partir pour découvrir le monde et goûter à la liberté.

Sur son chemin, il rencontra un chien dont la niche lui sembla un palace. En effet, il logeait dans une coche*.

A première vue, *Youki* avait l'air gentil, il avait une belle fourrure, de longs poils blancs - qu'il devait souvent coiffer -, mais hélas il n'appréciait guère les visites inopportunes sur son territoire... Il montra alors son mécontentement en aboyant furieusement pour faire fuir *Difficile*.

Celui-ci, surpris et affolé, prit ses quatre pattes à son cou et alla se perdre dans la ville de Vonnas. Alors qu'il était complètement égaré, en proie au plus grand désarroi, miraculeusement, une fée vint à sa rencontre, la bien nommée *Thoutoux*.

Ils firent connaissance.

Elle avait l'allure d'une tortue, n'avancait pas bien vite, contrairement à notre *Difficile* ! Pire que tout, dès qu'elle sentait un danger, se mettait en boule. Mais au moins, cela lui permettait d'avancer un peu plus rapidement...

Pour aider *Difficile* dans ses aventures si mal engagées, la bonne fée lui offrit un os magique. Celui-ci avait le pouvoir de prémunir griffures et morsures, et quand on le grattait, une fine poudre étincelante s'envolait dans les airs, transformant les êtres les plus méchants en modèle de douceur et de gentillesse.

La gentille *Thoutoux* lança à tue-tête un « abracatoutou, prends ce chemin ! » et *Difficile* retrouva son chez-lui.

Cependant, en arrivant, il fut surpris par l'absence de ses maîtres. Tous les animaux avaient également disparu, sauf son ennemi de toujours, *Minou*. Ce chat, si mal intentionné était perché en haut d'un arbre. En apercevant *Difficile*, il sauta sur lui et tenta de le griffer.

Difficile s'empara alors de son os magique : il fit merveille ! Le précieux objet fit tomber *Minou* qui, honteux, déguerpit aussitôt.

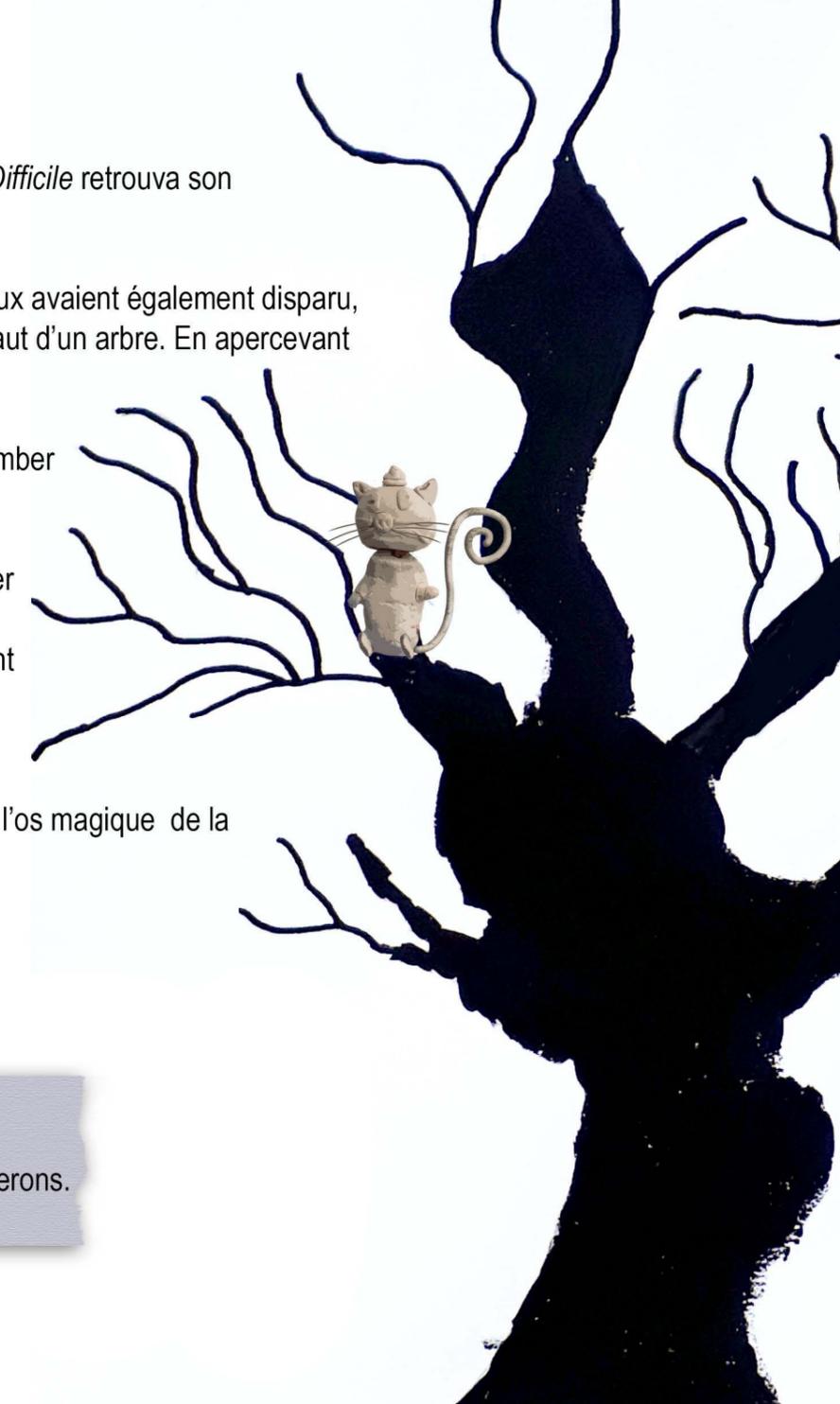
Sain et sauf mais abandonné de tous, *Difficile* décida de retourner en ville chercher ses maîtres. Une grande soif guida ses pas vers le bar *La Régalade*, à Vonnas. En entrant, il les aperçut. Leurs retrouvailles firent plaisir à voir ; ils s'embrassèrent longtemps et après s'être désaltérés, ils retournèrent tous ensemble à la ferme.

Difficile présenta alors à ses maîtres et à sa chère amie la chèvre ses nouveaux amis rencontrés en chemin : *Minou* et *Youki*, tous deux devenus gentils... grâce à l'os magique de la bonne *Thoutoux*.

Ils vécurent heureux tous ensemble pendant très longtemps.

Morale

Nous savons aujourd'hui ce que nous perdons mais pas ce que demain nous trouverons.



Février

Il faisait si froid ce lundi, le sombre février de Dombes avait revêtu sa capeline de givre. Il faisait si froid que le fort feu entretenu depuis la veille par le brave bedeau ne suffisait plus à réchauffer la foule, blottie entre les voûtes de Saint-Jean.

Les bancs de la petite chapelle étaient plus clairsemés qu'à l'accoutumée.

Beaucoup d'anciens avaient renoncé à emprunter les ruelles verglacées de Fabliau.

Dès l'entrée du cortège des *Prédicants*, un lourd silence avait envahi la nef ; à peine pouvait-on entendre au-dehors les jappements assourdis des chiens du *Vieux Pierre*. La neige avait tout encotonné.

Comme s'il fût gêné par cet assourdissant silence, notre grelottant bedeau, qui depuis des jours ne quittait plus son bicorné fourré, n'attendit pas que l'horloge eût sonné ; il réchauffa ses doigts gourds sur le tuyau du poêle en fonte et saisit un vieil encensoir.

Il battit son briquet, dessina dans l'air quelques arabesques enfumées et enveloppa l'assistance d'un halo de myrrhe. La comtoise chanta six fois et il prit la parole :



Le conte de Février ou L'amour divin d'Alexandre Le Grand

Il était une fois, dans une contrée où il ne pleuvait jamais, un grand et beau chevalier. *Alexandre Le Grand* - c'était son nom -, avait les yeux bleus et portait une armure jaune. Il vivait dans un château non loin d'un étang. Rebelle et indépendant de par son métier, il vivait seul.

Un jour, sa solitude lui pesa tant qu'il décida de partir à l'aventure sur son cheval blanc, *Tornado*.

En chemin, il croisa une cavalière, *Stéphanie*, une belle brune aux yeux bleus elle aussi, avec un caractère autoritaire. Son cheval assez farouche fut pris d'une telle folie en voyant le bel étalon

d'*Alexandre*, qu'il se rua sur lui et fit tomber de selle notre grand seigneur.

La belle *Stéphanie* continua toutefois sa route sans même lui lancer un seul regard.

En tombant, le preux chevalier se fit une grosse plaie sur la tête et à son réveil, il ne savait plus qui il était et où il vivait. Il était devenu amnésique.

Il erra alors de ville en ville durant plusieurs jours jusqu'au moment où il traversa une forêt magique. Il y rencontra la fée *Anne*, réputée bonne, généreuse et grande guérisseuse.

En effet, le voyant ainsi perdu, elle lui offrit de bon cœur le bénéfice de ses grands pouvoirs : ceux de guérir, de retrouver la mémoire, mais aussi trouver le bonheur et ... l'amour. Ayant recouvré mémoire et force, notre valeureux chevalier repartit aussitôt à la recherche de la belle *Stéphanie* dont au premier regard il était devenu fou.

Au village suivant, il la retrouva et ne la laissa pas partir sans dire le mot magique appris de la bonne fée *Anne* :
« beauté, beauté, sublime-moi ! »

Soudain, le caractère de *Stéphanie* se transforma en celui d'une jeune fille, douce et affectueuse.

Alexandre prononça une seconde fois le mot magique à l'oreille de son ombrageux cheval, qui, à son tour, devint gentil.

Alors *Alexandre Le Grand* et *Stéphanie* tombèrent passionnément amoureux, se marièrent et eurent beaucoup d'enfants... aux yeux bleus.

Morale

Malgré beaucoup de difficultés, un bonheur durable est toujours possible.



Mars

Il régnait autour de la petite fontaine de la Rue Neuve une effervescence inouïe.

Il faut dire que depuis un mois déjà, les habitants du petit hameau isolé attendaient les quatre coups du carillon de la mystérieuse pendule de l'oratoire de St Jean.

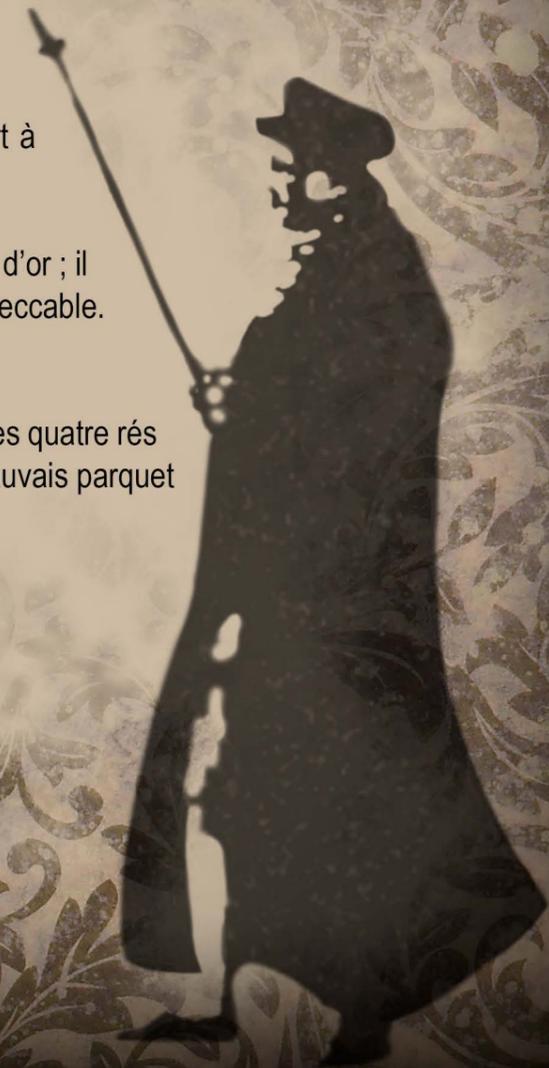
Le 1er mars était toujours une date très particulière pour les *Prédicants*. D'abord parce que ce jour marquait sur le cadran doré de l'horloge celui de la première saison de l'année, la plus belle ; et ensuite, parce que désormais, la jolie cloche sonnerait davantage les mois que les saisons.

Alors, quand *André Guillaume*, le sévère garde champêtre de Fabliau, fit résonner son tambour, la foule impatiente se mit prestement en ordre de marche et ne mit pas dix minutes pour gagner la chapelle.

Le *Grand Jacques*, notre beau suisse d'église, qui n'aimait guère qu'on l'appelât *bedeau*, avait déjà ouvert à larges battants les portes du petit oratoire.

Il portait sa magnifique tenue d'apparat, ayant troqué son bicorne fourré pour un couvre-chef rouge à franges d'or ; il arborait même avec une certaine pompe une veste rutilante aux épaulettes de général et une moustache impeccable. L'événement valait bien qu'il donnât à la cérémonie tout son lustre.

Quand la foule eut pris place sur les bancs à l'entêtant parfum de cire d'abeille, on entendit presque aussitôt les quatre rés bémols de la petite comtoise retentir fièrement. Alors, l'élégantissime sacristain toqua sa hallebarde sur le mauvais parquet de chêne du transept, déroula avec précaution un long parchemin jauni et s'adressa au peuple de l'horloge :



Le conte de Mars ou Georges Tudors contre les doryphores

Il était une fois, dans la campagne, un conteur nommé *Georges Tudors*. Il était ni petit, ni grand, plutôt bel homme, brun aux yeux bleus, d'un dynamisme et d'une gentillesse inégalables. Il aimait beaucoup raconter ses histoires aux enfants. Il vivait dans une cabane, seul, très modestement.

Un jour de fin d'hiver où la neige tombait en rafales, le toit de sa cabane céda sous le poids des lourds flocons et la firent s'écrouler. N'ayant plus rien pour s'abriter, *Georges* prit la route afin de dénicher un nouveau foyer.

Après plusieurs semaines d'errance, les beaux jours venant, il s'arrêta au bord d'un champ pour faire une pause. Il y rencontra un

cultivateur de pommes de terre, *Joseph Leréfléchi*. Celui-ci lui fit part de ses soucis : en effet, ses terres étaient envahies par les doryphores qui menaçaient de détruire sa récolte. *Georges*, pris de pitié, demanda l'aide de sa vieille amie, la bonne fée *Joséphine*.

A son appel, *Joséphine* apparut et, d'un coup de baguette magique, fit s'abattre sur les doryphores une pluie de pierres.

Le cultivateur, reconnaissant, offrit à *Georges Tudors* une belle quantité de ses précieuses tubercules ; il repartit sur les chemins le cœur léger et les bras... chargés.

Alors qu'il traversait une épaisse forêt, *Georges* tomba dans un trou d'où il ne parvint pas à ressortir seul.

Après ces semaines d'aventures sur les routes, il en fallait plus pour l'inquiéter ; il fit un feu et mit à cuire les pommes de terre, attendant l'arrivée d'une bonne âme. Les belles Charlottes de *Joseph* étaient prêtes, il ne lui manquait plus qu'une livre de beurre pour concocter une savoureuse purée. Mais, *Georges* était toujours coincé au fond de son trou.

Heureusement, *Médor*, un chien de passage attiré par les odeurs de cuisine de notre infortuné conteur, l'aperçut et partit à la recherche d'une corde.

Une fois sorti de son trou, il suivit *Médor* qui le mena jusqu'à sa ferme ; il y rencontra les maîtres de ce brave Epagneul qui lui offrirent du beurre. Il décida alors, dans un élan de reconnaissance, de partager son repas avec eux. Il rencontra également la fille des fermiers qui était en train de traire une vache. Il apprécia aussitôt son côté *nature*.



Georges resta plusieurs semaines chez les fermiers avec qui il s'était lié d'amitié, travaillant aux champs le jour et le soir venu, leur contant une de ses extraordinaires histoires dont il avait le secret.

Au fil des jours, il devint fou amoureux de la jolie vachère.

Peu de temps après, il l'épousa et s'installa définitivement à la ferme.

L'histoire se termina de la plus belle des manières car en hommage à son ami *Joseph Leréfléchi*, il devint le premier conteur... cultivateur de pommes de terre.



Morale

Ne jamais désespérer, tout vient à point à qui sait attendre.



Avril

Comme d'habitude, les *Prédicants* s'étaient retrouvés près de la fontaine ; comme d'habitude la benoîte procession s'était mise en route, avait serpenté entre les bâtisses pour arriver à la chapelle de Saint-Jean ; comme d'habitude le cortège était entré en silence et avait pris place sur les bancs de hêtre.

Mais, cette fois-ci, le *Grand Jacques* ne les avait pas accueilli avec sa coutumière bonhomie. Il était là, debout et les bras ballants, il semblait absent. L'air abattu et la tête nue, le bedeau n'était pas vêtu de son beau costume d'apparat ; il portait sous un tablier éculé une vieille chemise de toile froissée, quelques outils pendants à une grossière ceinture de cuir.

Quand les yeux des habitants de Fabliau se furent enfin accoutumés à la pénombre – *Jacques* n'ayant même pas pris soin d'allumer les grands chandeliers – ils aperçurent alors au pied de l'horloge quantité de pièces métalliques. Un grand frisson parcourut alors l'assemblée. Un sentiment d'inquiétude porté à son comble lorsque le bedeau, daignant enfin s'adresser à la multitude, apprit aux *Prédicants* que l'Horloge était cassée.

Ainsi depuis plusieurs jours, la clepsydre était immobile, tout comme les grandes aiguilles de la jolie comtoise.

Devant leur détresse, le *Grand Jacques* se retourna et tenta une nouvelle fois de la réparer. Il ouvrit le petit capot de cuivre et commença à fouiller les entrailles de l'horloge avec une pince à long bec. L'assistance retint son souffle.

Et là... Le *Grand Jacques* s'exclama : « ça-y-est ! J'ai trouvé ce qui bloque le mécanisme ! ». En un tour de main, il avait extrait et brandi fièrement l'objet à la foule.

Les *Prédicants* stupéfaits, découvrirent alors, accroché au bout de l'outil... un squelette de truite !

Le bedeau hurla hilare : « Poisson d'avril ! ».

Si certains rirent de bon cœur, beaucoup d'entre eux n'apprécièrent pas la plaisanterie, jugeant sacrilège de jouer ainsi avec le trésor du hameau. Et quand bien même nous étions alors le 1er avril, le *Grand Jacques* fut grandement gourmandé*.

Alors, pour se faire pardonner, après avoir introduit l'antique clé cruciforme au cœur du mécanisme et remise en route la belle montre, il alla chercher un tonnelet de son meilleur vin et en offrit un verre à chacun.

Quand les cinq coups de cloche eurent retenti – un pour le printemps et quatre pour avril -, il sortit sa petite boîte à musique en fer blanc, et raconta une de ces incroyables histoires :

Le conte d'Avrilly ou Marcel, le sorcier mal-aimé

Il était une fois, à Châtillon-sur-Chalaronne, un grand sorcier baptisé *Marcel*. *Marcel* était triste. Si autrefois, ses grandes qualités et ses formidables pouvoirs étaient partout reconnus, depuis longtemps, les gens de la cité le tenaient à l'écart, le soupçonnant de méchanceté et de folie. Il demeurait donc seul à la sortie du village.

Il se sentait abandonné, vivait chaque journée avec ennui.

Un jour, il prit la décision de se rendre jusqu'au cœur du bourg de Châtillon ; juste pour causer un peu, se faire connaître, prendre un verre en compagnie d'habitants croisés au hasard, avec le secret espoir de créer des liens amicaux et de se faire accepter.

En le reconnaissant à sa cape et à son grand chapeau pointu, les gens eurent très peur et rentrèrent tous chez eux. Tous sauf trois courageux : un certain *Charles* et aussi *Madeleine* et encore *Françoise*. Les trois *châtillonnais* ne cédèrent point aux préjugés et lui offrirent de partager leur casse-croûte.

Ils parlèrent beaucoup, surtout *Marcel* qui était intarissable. Il raconta sa solitude, sa tristesse, son besoin énorme de vivre des moments comme celui-là bien plus souvent. Il leur expliqua que leurs concitoyens vivaient dans l'erreur, la méprise, bien loin de réaliser sa profonde nature, celle d'un gentil sorcier prêt à aider son prochain.

Charles, *Madeleine* et *Françoise* expliquèrent alors à tous ceux qui voulaient bien les écouter qui était réellement le mystérieux *Marcel*.

Leur force de persuasion fit merveille ! L'ancienne peur injustifiée disparut comme par enchantement. C'est ainsi que *Marcel* fut adopté par tous les habitants et ne repartit plus jamais du village. Avec l'aide et la sollicitude du maire, *Marcel* sut même se rendre indispensable, sa science occulte améliorant grandement le quotidien des villageois.

Il était désormais choyé de tous, jusqu'aux enfants qui l'admiraient et se précipitaient pour jouer avec lui.

Une fois le souvenir des années difficiles évanoui, tout ce petit monde vécut en bonne intelligence, les *châtillonnais* ravis de pouvoir compter sur les qualités humaines et les fabuleux dons de *Marcel*, et lui, simplement heureux de vivre parmi ses nouveaux amis, comblé par cette affection qui lui avait manqué pendant si longtemps.

Moraiite

On ne doit pas juger les gens avant de les connaître.





Mai

Depuis plus d'une semaine, chaque soir, à la veillée, les habitants du hameau se réunissaient dans la grange de *Germain*, pour préparer le défilé du 1er mai.

C'était la tradition au pays de Saint-André le Sermon ; le *Vieux Pierre* avait apporté son vieux tombereau qui allait accueillir cette fois-ci, un décor cher aux *Prédicants*, les étangs de Dombes.

Pendant que les femmes tressaient les roseaux phragmites*, assemblaient les joncs, les typhas* et les scirpes lacustres* pour dessiner sur la charrette empanachée les vasières*, la jonchaie* et la roselière*, les hommes mettaient en place les silhouettes d'oiseaux dessinées par *Jean*, le vieil instituteur, taxidermiste de talent et un peu braconnier.

Il avait un sacré coup de crayon le *Jean*, ses vanneaux huppés*, ses barges à queue noire*, ses petits gravelots*, ses canards fuligules*, ses échasses blanches avaient l'air plus vrais que nature. Et pendant que les enfants répétaient leurs chants sous la houlette de *Marie*, l'organiste titulaire de l'oratoire de Saint-Jean, le *Grand Jacques* vérifiait avec sa légendaire circonspection l'alignement des fleurs en papier rouge et or sur les ridelles du char.

Ce matin du 1er mai tout était prêt, le char était rutilant ; pour l'occasion, *André Guillaume* avait même convié son jeune cousin *Guy*, qui jouait du piston*. A vrai dire, ce grand échalas à l'allure de

héron pourpré, en jouait plus fort que bien, mais avec le fier tambour du garde champêtre, la petite fanfare mena avec allégresse la cohorte des *Prédicants* de la Fontaine à la Chapelle en deux petites heures ; le temps pour les enfants juchés sur le magnifique tombereau du *Vieux Pierre*, de chanter sous chaque fenêtre, le mai.

Tout juste passés par la porte de cèdre, au dernier coup de baguette d'*André* répondirent les six profonds rés bémols de la belle l'horloge de Fabliau. Après un verre de vin de Noah, le *Grand Jacques* offrit à chacun un brin de muguet et lut le cinquième conte de l'année :

Le conte de mai ou Aventures et mésaventures au village La Joie de Vivre

Il était une fois, un jeune homme de taille moyenne baptisé *Denis pas d'idée*. Il était assez séduisant, avait les cheveux blonds platine et les yeux vairons ; le gauche était d'un bleu d'azur et le droit couleur marron foncé. Il était réputé être facile à vivre et se passionnait pour le vélo. Sans famille, il avait été élevé et choyé par un âne prénommé *Félix*. D'une jolie robe gris ardoise, il était souvent têtu mais extrêmement gentil.

Tous deux vivaient dans une cabane de location dans la montagne près du village *La Joie de Vivre*. Un village où il faisait bon vivre, particulièrement beau, il était en outre très vivant grâce à la présence de nombreux commerces. Tous les habitants se connaissaient, vivaient en bonne entente et avaient la chance d'être protégés par *André Le Grand Magicien*.

Tout d'un coup, durant l'Automne, les propriétaires de la cabane décidèrent de récupérer leur bien. *Denis* et *Félix* furent alors jetés dehors sans délai ni ménagement. Ainsi démunis, ils errèrent de gauche à droite pendant longtemps, *Denis* à

vélo, *Félix* à pied, jusqu'au jour où ils arrivèrent au village de *La Joie de Vivre*.

Devant leur détresse, *André Le Grand Magicien* accepta de les héberger quelque temps, mais il leur faudrait tout de même devoir se débrouiller pour se nourrir. Alors *Denis* et *Félix* cherchèrent du travail. Ils firent le tour des fermes environnantes pour proposer leurs services aux paysans du coin. Pendant quelques temps tout se passa bien : ils travaillaient à la récolte des fruits, participaient aux grands labours ou encore aidaient les familles à moissonner les champs de blé... Les deux compères se louaient à la journée et parvenaient ainsi à gagner de quoi acheter du pain pour *Denis* et du son pour *Félix*.

Malheureusement, un jour, ils allèrent à la ferme *Cauteleux*, à 6 kilomètres de *La Joie de Vivre*, où ils rencontrèrent une famille de paysans malhonnêtes. Pendant que *Denis* était au travail dans les champs, ils volèrent *Félix* ! Puis, prétendant que l'âne s'était sauvé, ils chassèrent *Denis*.

Denis, dépité et en colère, décida de retourner voir les braves paysans chez qui il avait travaillé en premier pour raconter sa mésaventure et leur demander de l'aide pour partir à la recherche de son cher *Félix*. Mais sans résultat, personne ne voulait se fâcher avec ces paysans-là fussent-ils malhonnêtes.

Denis enfourcha son vélo et parcouru toute la campagne à la recherche de son ami, il visita plus de trente fermes, granges et écuries ; personne n'avait vu le bel âne à la robe gris ardoise. Alors, *Denis* eut l'idée d'implorer l'aide du magicien qui, du bazar de son arrière-boutique, sortit une magnifique selle magique. Telle une boule de cristal, on pouvait voir au travers du bel harnachement l'endroit où la personne recherchée était prisonnière.

Il s'avéra que l'âne n'était pas caché à *Cauteleux* mais chez les propriétaires de la cabane. Tout cela était bel et bien un complot !

Alors *Denis*, les paysans – qui avaient finalement décidé de l'aider –, *Le Grand Magicien* et sa selle magique partirent tous chez les geôliers.

Une fois face à face, le magicien, après les avoir confondu, d'un coup de baguette magique, les téléporta en prison.

Au final, *Denis* retrouva son âne dans la cabane ! Son œil bleu versa une larme d'émotion pendant que le marron luisait de bonheur. Par la suite ils continuèrent à travailler chez les paysans du village et coulèrent des jours heureux.

Morale

Qui vole un œuf, vole un âne ! Mieux vaut acquérir des biens par un travail honnête.





Juin

Les huit coups, deux pour l'été et six pour juin, avaient déjà sonné depuis longtemps mais le bedeau était toujours seul dans le transept.

Même la *belle Marguerite* qui arrivait toujours en avance à tous les offices n'était pas là, endimanchée au premier rang, les mains croisées sur son missel à la noble couverture de cuir. Que s'était-il passé pour que pas un *Prédicant* ne soit là pour la cérémonie du 1er juin ?

L'affaire était d'importance, on ne pouvait ainsi déroger à la tradition séculaire, et puis le *Grand Jacques* ne pouvait décemment pas allumer l'encens et raconter son histoire tout seul ! Alors il décida de partir dans les rues de Fabliau, bien décidé à rappeler aux étourdis leur devoir.

Mais dans les quatre rues du hameau pas un chat, pas l'ombre d'un *Prédicant*. Notre suisse qui commençait à transpirer et à devenir aussi rouge que sa vareuse de velours se mit à héler partout la foule : « hé ho ! *Les Prédicants* ! Il y a quelqu'un ? » Pas de réponse. Tout juste entendit-il au loin une sourde rumeur. Il y avait bien quelqu'un tout au fond du hameau...une idée lui vint alors. Il descendit le raidillon qui menait au grand verger. Et là, il découvrit tout son beau monde en train de dévaliser les cerisiers de *Pascal* – le cordonnier du village - même *André*, le sévère Garde Champêtre, oubliant sa mission, était de la picorée.

Jacques aurait dû s'y attendre, déjà l'année dernière cela avait été la même chose : les *Prédicants* étaient tellement gourmands, qu'ils n'avaient pu résister. Il faut dire qu'à Fabliau les corbeaux et les pies étaient légion et que s'ils voulaient confectionner leur dessert favori, il ne fallait pas laisser passer la saison des cerises. Ainsi, les compagnons de l'Horloge raffolaient de ce que *Pascal* appelait sa *confiture de vieux garçon**

Alors le bedeau dut attendre encore une grosse heure, le temps qu'ils eussent mis en bocal tous les bigarreaux pour prendre, à la place d'un *André Guillaume* tout penaud, la tête de la procession.

Ils passèrent par la Rue Neuve où les habitants de Fabliau lavèrent leurs mains rougies dans la fontaine et gagnèrent rapidement la Chapelle. Mais il était trop tard, l'horloge avait déjà sonné. Ils s'assirent dans un pesant silence, honteux d'avoir, en quelque sorte, trahi l'horloge.

Tout juste pouvait-on entendre la *Belle Marguerite* étouffer un sanglot en récitant des prières, tellement confuse d'avoir, elle aussi, cédé au sixième péché capital. Touché par cette attendrissante contrition, le Suisse accepta de déroger à la tradition ; il ouvrit le petit capot de cuivre et introduisit l'antique clé cruciforme et... retarda la belle comtoise. Il fit sonner à nouveau les huit coups et raconta son histoire de juin :

Le conte de juin ou Les aventures de KGB et ses biquettes.

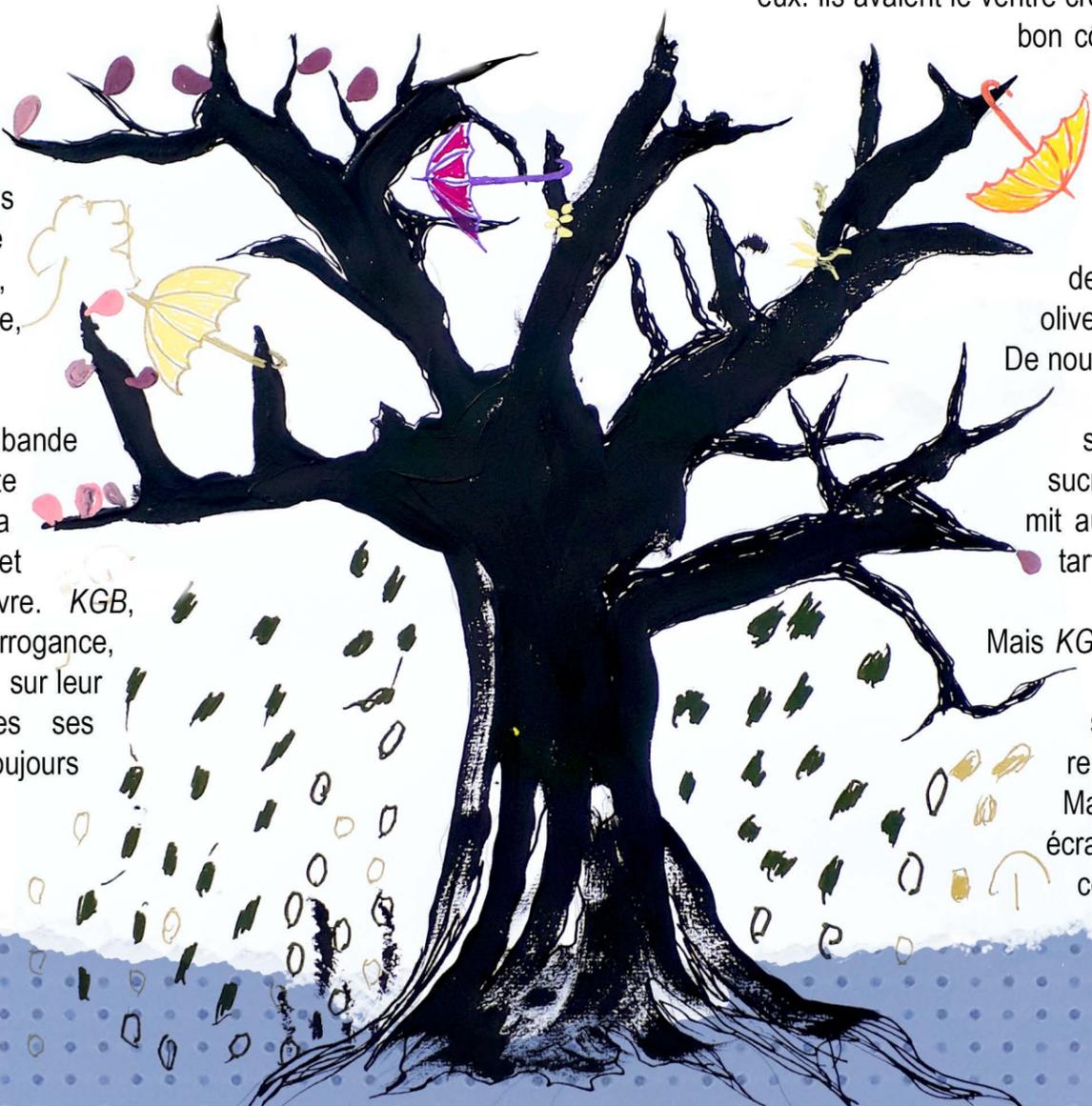
Il était une fois un poney qui ressemblait à tous les poneys et répondait au nom surprenant de *KGB*. Avec son allure de poney bien nourri et son doux caractère, il présentait bien. Il logeait dans une coquette maisonnette avec sa compagne, une charmante chèvre noire et blanche baptisée *Biquette*, tout simplement. Elle avait un regard coquin, était curieuse de tout et tendait souvent la main - et oui, elle avait des mains, pas des sabots - pour quémander de la nourriture.

Leur maisonnette, bien que coquette, était plutôt étriquée, ils décidèrent donc de la quitter pour une nouvelle résidence plus conséquente, à la campagne bien sûr et pourquoi pas devant un petit lac rempli de poissons. En effet, la passion de *KGB* était... devinez quoi ? La pêche.

KGB partit ainsi un jour avec *Biquette*. Tout en cheminant, le hasard leur permit de rencontrer une jeune chevrette orpheline - qui ressemblait à toutes les chevrettes - qui cherchait désespérément une famille.

Émus par son histoire, les deux compères recueillirent aussitôt la petite chèvre abandonnée. Ils reprirent tous ensemble leur recherche d'une résidence à la campagne, *KGB*, *Biquette*, et la petite dernière, *Noisette*.

Sur la route, ils croisèrent une bande de canards, les *Carnards*, petite bande bien connue dans la région pour leur impolitesse et leur manque de savoir vivre. *KGB*, impressionné par leur arrogance, s'effaça, les laissa passer puis, sur leur insistance, abandonna toutes ses provisions à ces palmipèdes toujours avides de nourriture.



Ils reprirent la route. Mais au bout de quelques heures la faim commença à les tenailler ; *KGB* invoqua alors la providence. A peine sa prière était-elle terminée qu'un mur de pluie s'abattit sur eux. Ils avaient le ventre creux et en plus, ils étaient trempés ! Le

bon côté des choses était, qu'au moins, ils étaient propres ! Ils repartirent à nouveau sur les chemins. Peu de temps après, la chance leur permit de découvrir un abri près d'un olivier magique chargé d'olives et surmonté de nombreux parapluies. Mais les olives, ce n'était pas assez nourrissant ! De nouveau, *KGB* fit une prière, tout de suite exaucée : un énorme pot de crème s'offrit à eux, accompagnée d'étoiles sucrées. *Biquette*, habile de ses mains, se mit aux fourneaux pour réaliser une belle tarte bressane.

Mais *KGB*, notre gourmand à l'appétit féroce, ne pouvait se contenter d'une tarte, si succulente soit-elle ! Il s'éloigna à la recherche d'un bon petit plat. Malencontreusement, en marchant il écrasa sous ses gros sabots un canard de cette bande des *Carnards*.

Sans trop de regret, il ramena le volatile que *Biquette* cuisina aussitôt. Il dégusta en compagnie de *Biquette* et *Noisette* de bons magrets parfumés aux olives. C'est ainsi que, le ventre bien rempli, ils reprirent tous ensemble la route.

Aux abords d'une botasse*, ils s'arrêtèrent à nouveau, tentés par une partie de pêche. Elle s'avéra quasiment miraculeuse et leur procura un deuxième banquet pantagruélique. Après avoir fait une sieste digestive bien méritée, tout à coup, une botte de foin se présenta à eux. Cette botte était spéciale, *Dame Nature* l'avait dotée de pieds ! Egarée et seule, elle cherchait elle aussi une famille et demanda à être adoptée par *KGB* et ses biquettes. Ils repartirent tous les quatre à l'aventure.

Ils arrivèrent alors dans cette fameuse maison tant rêvée et espérée. La chaumière était belle et de plus, comptait de charmants voisins ; tous des retraités... d'un certain âge ! Mais voilà, leur installation fut gâchée, ils furent pris d'une indigestion et tombèrent tous malades, ne sachant plus trop s'ils devaient regretter le magret ou le poisson ou encore la tarte bressane, à moins que ce soient... les olives !

Heureusement, leurs expérimentés voisins possédaient la connaissance des plantes et leur préparèrent des tisanes aux herbes bienfaisantes. Très vite ils furent guéris et vécurent tous très heureux.

Morale

La gourmandise est un vilain défaut.

Juillet

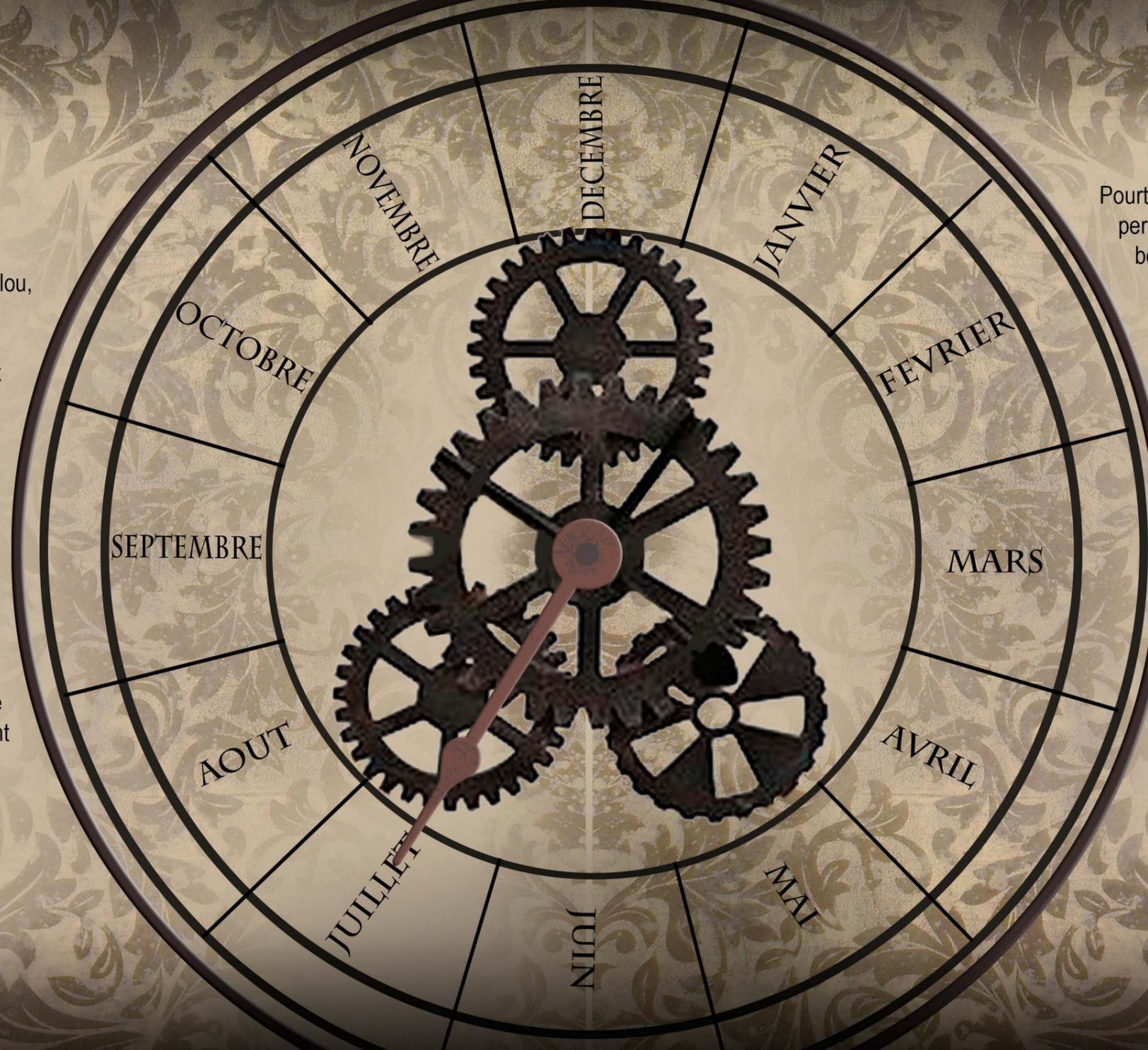
Ce 1er juillet-là, *Jeanne* effeuilla machinalement l'éphéméride bleu et blanc accroché au clou, juste au-dessus de la pierre à eau. Mardi 1er juillet, la Saint Thierry.

Il était 7h, depuis une grosse heure déjà, elle avait entendu son *Baptiste*, atteler le vieux percheron et partir pour leur terre de Relevant. Le dicton du jour, en lettres capitales bleu Klein, prenait alors tout son sens : « A la Saint Thierry, aux champs jour et nuit »

Il semble qu'il en a toujours été ainsi, en Dombes, les hommes vivent au rythme des saisons.

Il y a quelques temps encore, le beau *Baptiste* se serait assis sous le tilleul, *Jeanne* aurait versé le café fumant dans le bol en grès et ils auraient pris le temps de savourer ensemble quelques tartines de beurre frais.

Mais là, le temps semblait filer entre leurs paumes tannées comme sable. Il leur fallait être partout, aux champs, aux bois, aux bêtes... pas une minute pour muser. Plus longs étaient les jours, plus courtes semblaient les heures...



Pourtant, si Saint-André le Sermon était parcouru d'agriculteurs affairés, le pas alerte et le regard perdu, prenant à peine le temps de se saluer, personne n'aurait manqué LE rendez-vous. Pas besoin de calendrier ni de dicton pour se le rappeler.

Dès le premier roulement de tambour d'*André Guillaume*, tous avaient accouru, noirs de la poussière des chemins. En cinq minutes, tous les *Prédicants* étaient là, autour de la fontaine qui ne coulait déjà plus que d'un filet en ce chaud début de juillet. Ni absence, ni même retard : il faut dire que personne n'avait oublié le honteux épisode des cerises. *André* eut même le temps d'offrir au peuple de l'horloge un formidable rigodon d'honneur* avant de se mettre au pas cadencé et de conduire tout ce beau monde à la porte de l'oratoire.

Le Grand Jacques était là, superbe en son uniforme bigarré. Il accueillit chacun et chacune avec un mot gentil et... un verre de Noah.

La cloche retentit deux fois pour l'été et sept fois pour juillet.

Au neuvième coup de battant, *Jacques* prit place devant l'autel avec un tel cérémonial, un tel *cabotisme* qu'on eut dit qu'il entraînait en cène... Il frappa lourdement le parquet de sa grande pertuisane, déplia le septième parchemin, fit peser sur l'auditoire un long silence puis lut de sa voix de stentor le conte de Juillet :

Le conte de juillet ou Les rêves de Jean

Il était une fois un infirmier, *Jean le Français*. Il était grand et beau, les yeux d'un bleu profond conférant à son regard une séduction incroyable. Passionné par la nature et les animaux *Jean* était d'un naturel affable et empathique. Il habitait une charmante maison du bourg de Châtillon-sur-Chalaronne, avec sa femme, *Jeanne*, ses 2 enfants, *Jean Junior* et *Marie-Louise*, leur chien *Médor* et *Chiquet*, le petit chat.

Un beau jour, *Jean* se réveilla avec une envie aussi irrésistible que soudaine : devenir infirmier à Bethléem. Un rêve fou qui devint vite réalité d'une manière à peine croyable : la nuit suivante, pendant qu'il dormait, il fut téléporté par magie dans ce pays lointain.

Mais au petit matin, son réveil lui sembla bien moins idyllique : seul dans le désert et sans eau. La peur s'emparât de lui...

Heureusement, à quelques kilomètres de là, quelqu'un s'aperçut de la détresse de *Jean* : une jeune palestinienne nommée *Dieudonnée*. Une jeune fille avec un incroyable don : des yeux de faucon lui permettant de repérer et de rejoindre les individus en perdition dans le désert.

Mais ce n'était là qu'une toute petite partie de ses incroyables talents, La jeune *Dieudonnée* était en fait la fée de Yeshimon.

Elle s'approcha de *Jean* toujours aussi paniqué, et, pour le rassurer, lui expliqua qu'elle était originaire de la région, connaissant bien le désert de Judée.

Touchée par son anxiété et se peut, quelque peu séduite par ses grands yeux bleus, elle proposa au jeune infirmier de lui accorder un vœu.

Jean, qui n'était pourtant pas de nature vénale, lui demanda alors mille pièces d'or. *Dieudonnée*, un peu étonnée de son choix lui offrit tout de même une grande jarre pleine d'or et l'accompagna jusqu'aux portes du célèbre village Cisjordanien.

Arrivé en ville, *Jean* organisa alors une grande fête et expliqua à tous son projet : bâtir un hôpital pour les plus démunis.

Il utilisa presque toute sa fortune pour ce projet, n'en gardant qu'une petite partie pour se bâtir une belle demeure et affréter un avion pour permettre à toute sa famille de le rejoindre : tout le monde ne peut pas voyager dans ses rêves...

Pour remercier *Jean le Français*, les habitants de Bethléem le nommèrent « Roi Jean », il vécut très heureux durant de longues années avec *Jeanne*, *Jean Junior*, *Marie-Louise*, *Médor*, *Chiquet* et *Dieudonnée*.

Morale

Il faut croire en ses rêves.



Août

La chaleur était écrasante en ce petit matin d'août.

Une véritable fournaise dès l'aurore ; étouffante, accablante. De mémoire de *Prédicant*, il y avait beau lieu qu'une telle canicule ne s'était pas abattue entre le Formans et la Chalaronne ; les ruisseaux étaient à sec, les maïs craquaient comme du vieux chêne. Les hommes avaient moissonné les blés, sauvés les premiers foins mais ces trente jours sans pluie n'auguraient rien de bon, les jardins avaient jaunit, se peut, les hommes aussi, bientôt tout ne serait plus que paille.

Et quand ils s'étaient rassemblés ce 1er août-là, ils avaient constaté avec effroi que la jolie fontaine du hameau... s'était tue. A vrai dire, les anciens l'avaient annoncé : depuis un mois déjà ils collaient à tour de rôle l'oreille au tuyau, très inquiets de la particulière chanson de la vieille Fontaine, elle semblait s'essouffler... mais tout à l'euphorie du dernier conte lu par le beau Suisse, chacun avait ignoré ces sombres oracles, préférant « croire en ses rêves ».

Pourtant il fallait bien se rendre à raison : le maigre filet d'eau de juillet s'était bel et bien tari. Et chacun savait bien ce que cela annonçait : le réservoir communal de Fabliau, devait être vide.

Immanquablement, la catastrophe allait s'étendre à tout le hameau ; chaque maison, chaque jardin étant alimenté par le même réservoir.

L'heure était grave, car non seulement cela annonçait une fin d'été calamiteuse mais qu'en serait-il de la huitième cérémonie de l'horloge ? Pourrait-on décemment se réjouir à l'écoute du traditionnel conte du bedeau tandis que mourraient les cultures, et même, peut-être les bêtes ?

Les *Prédicants* tinrent un conseil extraordinaire et décidèrent de sursoir à la cérémonie : si *le Grand Jacques* avait réussi en Avril à retarder puis redémarrer l'horloge pour sa mauvaise farce, ne pouvait-il pas en faire autant par nécessité ? Il fut aussitôt convoqué. Frappé par la détresse de ces bons voisins, il accepta de bonne grâce de faire exception et alla aussitôt arrêter le mouvement de l'horloge.

Pour une fois le groupe ne suivit pas *André Guillaume* jusqu'à la chapelle mais vers un endroit presque déconnu de l'ensemble des habitants : le réservoir municipal. Ils descendirent l'escalier métallique, allumèrent des lanternes et cherchèrent l'origine du problème.

A leur grand soulagement, ils s'aperçurent très vite que non seulement le bassin n'était pas vide, mais que la source primitive continuait de l'alimenter... le problème venait donc d'ailleurs... Pendant des heures, ils tentèrent de réamorcer le tuyau de fonte menant au village, mais rien n'y faisait. Chacun s'y essaya, avec des pelles, des pioches, des outils de toute sorte, ils utilisèrent même le furet* de *Germain*, l'ancien plombier, rien n'y fit. C'est alors que *Guy*, le cousin d'*André Guillaume* saisit son beau piston, le déplia, l'introduisit, pavillon en avant dans le tuyau.

Il souffla, souffla, souffla si fort qu'au bout d'un moment, on entendit un bruit sourd derrière la trappe de regard. Suivit un murmure, comme une respiration, une sorte d'asthme en écho dans les canalisations et puis...un bourdonnement de siphon, et enfin au loin, le clapotis de l'eau... à n'en pas douter, la fontaine s'était remise à couler !

Les anciens soulevèrent la trappe et découvrirent au sol ce qui obstruait le conduit : le plus laid, le plus gros, le plus sale crapaud de la création. Une grosse bête d'au moins huit livres, toute boursoufflée, visiblement fort mécontente d'avoir ainsi été dérangée. Elle fut attrapée et relâchée à bonne distance du réservoir. Chose faite, tout le monde se rua sur *Guy* pour le féliciter, le remercier, d'avoir ainsi et ce pour la première fois, si bien joué de la trompette.

André Guillaume, fier comme *Artaban*, reprit alors la tête de la procession et la mena jusqu'à l'Oratoire de Saint-Jean. La foule prit place sur les bancs de hêtre, *Guy* ayant reçu l'insigne honneur d'être assis au premier rang, au côté de la *Belle Marguerite*, juste en face du bedeau.

Le Grand Jacques ouvrit le petit capot de cuivre et introduisit l'antique clé cruciforme. Aussitôt l'horloge se remit en marche, sonna les dix coups d'août. Et il lut le huitième conte de l'année :



Le conte d'Août ou A la conquête d'un coin de paradis

Il était une fois, une chèvre angora, toute marron, appelée *Bebelle*.

Si sa beauté était reconnue de tous, la jolie biquette possédait également un caractère malicieux, voire frondeur qui lui valut, dans sa jeunesse, d'avoir les cornes sciées pour en avoir trop souvent abusé face à ses congénères. Elle vivait confortablement au milieu d'une clairière près de Nantua. Elle partageait un abri de feuillages avec ses deux cabris : *Briquet* et *Fanfan*, très mignons mais aussi très capricieux, comme Maman.

Un lendemain de tempête, après avoir essuyé toute une nuit, pluies torrentielles et bourrasques de vent, ils décidèrent de tout quitter pour chercher un toit plus résistant.

Après avoir parcouru de nombreux kilomètres à pattes, ils se retrouvèrent totalement perdus et quasi morts de soifs, ne voyant plus rien à l'horizon leur permettant de se désaltérer. Ils avaient beau regarder de tous côtés, pas la moindre trace d'une rivière, d'un lac ou même d'une petite flaque. Soudain, des bêlements à peine audibles les conduisirent progressivement tout au fond d'un grand champ, jusqu'à un chevrier, maître d'un troupeau.

Il les invita à se joindre à lui. *Bébelle* et ses petits se jetèrent sur la petite botasse qu'il avait creusé pour abreuver ses chers caprins et acceptèrent son invitation à se mêler au groupe.

Le chevrier guida son cheptel jusqu'à un pays parsemé de forêts. Des forêts remarquables, abritant de belles pâtures et des cascades magiques. Des chutes d'eau sorties de nul part dont le précieux nectar avait l'incroyable pouvoir d'éteindre la soif en seulement deux petites gouttes. « Un pouvoir extraordinaire », avait expliqué le chevrier, « à condition de ne jamais boire plus d'une gorgée, sous peine de rompre le sort ! ».

Un vrai bonheur ! Désormais nos petites chèvres n'auraient plus à connaître cette angoisse-là. Tout le monde pourrait ainsi vivre tranquillement à l'abri du besoin.

Cependant, c'était sans compter le caractère de *Bébelle*, qui, anxieuse et quelque peu surnoise, s'installa à l'aplomb de la cascade et, de peur de manquer, but toute l'eau qu'elle pût. En un instant, le charme avait disparu et l'eau ne coulait plus du haut de la cascade.

Quand il s'en rendit compte, le berger devint fou de rage ! Sa confiance trahie, il les chassa de sa forêt prodigue. C'est ainsi, que *Bébelle* et ses cabris reprirent leur route, privés d'herbe fraîche et d'eau potable. Ils errèrent encore longtemps à travers les chemins, *Bébelle* était désespérée et toute honteuse.

Ils croisèrent par hasard un voyageur, *Gaspard*, un homme un peu spécial, mais qui possédait une boussole magique. Un instrument inestimable car outre les quatre points cardinaux, il indiquait toujours l'endroit parfait pour s'installer.

Gaspard leur proposa gentiment son aide à condition que, durant le chemin, pas une des chèvres n'émettent le moindre bêlement, la boussole étant très sensible aux sons.

Alors *Briquet* et *Fanfan*, qui étaient de jeunes cabris capricieux mais très intelligents, eurent peur qu'encore une fois le caractère de leur maman ne vienne tout gâcher. Ils allèrent tout deux la trouver pour la supplier de respecter la consigne de *Gaspard* et de lui faire confiance.

Cette fois-ci, *Bébelle* sut brider son caractère et obéit au jeune homme : pas un son ne sortit de sa bouche. Ils suivirent ainsi la boussole qui les dirigea alors vers un lieu rêvé : une cabane toute installée, des provisions en nourriture et en eau, et non loin de là, une ferme où des enfants furent ravis de dorloter leurs nouveaux voisins.

Plus jamais la jolie biquette ne se montra frondeuse et tous ensemble, ils vécurent très heureux.

Morale

La confiance est un bien précieux.

Septembre

Il y a trois jours déjà, les habitants du petit hameau de Saint André le Sermon avaient vu débarquer sur l'aire* une cohorte de caravane. Des étrangers s'étaient installés sur ce carré de terre battue attenante au hangar de *Jeanne* et *Baptiste*.

Il y a quelques semaines encore, on n'entendait là-haut que le son des fléaux battre les épis en cadence, et là, depuis 3 jours, il fallait voir l'inférial brouhaha des dizaines d'attelages en train de manœuvrer pour positionner les roulottes, décharger du matériel de toute sorte... Sans rien demander, ces gens du voyage avaient balayé les restes de paille, monté des tentes, construit des baraquements, et même puisé l'eau de la fontaine !

Et personne ne s'en était offusqué, tout le rebours, car était venu le temps tant attendu de la vogue* de Fabliau...

Les enfants n'y tenaient plus, un an qu'ils l'attendaient ! Bientôt, ils pourraient à loisir faire du manège, jouer aux anneaux, aux quilles, au tir au pigeon, au château d'Avallon *...

La vogue était pour le tout hameau un événement considérable car elle marquait également le départ de la vague* et donc de la fête des conscrits*. C'était la tradition, ces trois jours-là seraient dédiés aux habitants nés en 3... De partout, en travers des rues, on voyait des banderoles colorées rappeler « honneur aux 10, 20, 40, 50 ans... »

De tous les enfants surexcités qui couraient dans les rues du petit bourg, *Martin*, *Isabelle* et *Louise* étaient les plus fiers ; ayant soufflé cette année leur dix bougies, ils avaient le droit d'arborer la magnifique tenue rouge et verte – les couleurs du hameau –, le canotier blanc et l'écharpe assortie. Pendant ces jours votifs*, ils pourraient en outre accompagner *Marie*, la jolie quinquagénaire et *Jean* - qui fêtait tout juste ses quatre-vingts printemps -, pour la tournée des brioches !!

La joyeuse compagnie de conscrits irait ainsi chez chaque habitant pour vendre ces viennoiseries et récolter de quoi s'amuser et de quoi boire - enfin surtout *Jean* qui aimait plus que quiconque la dive bouteille -.

Toute cette fin de semaine ne fut que chants, rires, danses et ripaille dans Fabliau, à peu que les *Prédicants* n'en auraient oublié une autre célébration, celle du 1er septembre.

Mais c'était sans compter le *Grand Jacques*, irréprochable Suisse d'église, qui vint trouver *André Guillaume*, attablé à la buvette, pour lui rappeler son devoir. Dès qu'il le vit, *André* se dressa comme un diable hors d'une boîte, empoigna son tambour et sonna le rappel. La communauté descendit comme un seul homme les cinquante mètres qui séparaient l'aire de la Place Neuve et se mit en marche pour sa coutumière procession.

Arrivés devant la chapelle toute ornementée de rouge et vert, ils pénétrèrent dans l'enceinte sacrée et écoutèrent avec une infinie dévotion les douze coups de cloche marquant la neuvième révolution de la clepsydre. Le *Grand Jacques* qui en hommage à *Martin*, *Isabelle*, *Louise*, *Marie* et *Jean* portait aussi l'écharpe blanche, accueillit avec respect et bienveillance les pèlerins de l'horloge, sans toutefois leur offrir de son vin, jugeant que ma foi, la plupart avaient déjà bien assez bu.

Il sortit sa boîte à musique et leur raconta ce neuvième conte de l'horloge.



Le conte de septembre ou Les sottises de Juliette

C'était l'histoire d'une jolie brunette aux yeux bleus azur portant le doux prénom de *Juliette*. Elle vivait près de Lyon dans une petite maison entourée d'un coin de verdure avec ses parents, ses frères et ses sœurs.

Juliette souffrait d'un mal courant chez les jeunes adolescentes : l'ennui. Son caractère malicieux et assez dévergondé l'incitait souvent à le tromper en imaginant tout un tas de sottises. Ses parents les lui reprochaient continuellement, la trouvant très immature. Lassée de ces remontrances et de cette vie si monotone, elle décida de partir à l'aventure afin de leur montrer qu'elle était capable de se débrouiller seule.

Du jour au lendemain, elle partit sur la grand route faire de l'auto-stop. A sa grande surprise, une voiture se présenta à elle, avec au volant, un chien extraordinaire, surnommé *Samy* ; un vrai gentleman coiffé d'un chapeau, portant lunettes et gilet noir.

En confiance, elle lui raconta aussitôt tous ses malheurs ; *Samy*, qui était un chien très intelligent, comprit les attentes de *Juliette* : son rêve de voyager en dehors de Lyon de découvrir un autre pays... Alors il lui proposa de rencontrer ses amis avec qui il avait rendez-vous au parc de la Tête d'Or.

Ils se mirent en route, tout se passait pour le mieux pour la jeune fille ravie d'avoir rencontré un chauffeur aussi gentil et élégant, quand soudain, un des pneus creva, les obligeant à s'arrêter.

Le voyage semblait compromis. Heureusement, un garagiste tout proche proposa son aide. Mais, voilà, *Samy* qui était un chien méfiant, se sauva à la vue d'un homme aux mains noires. Alors, le mécanicien se décida à prévenir les gendarmes estimant *Juliette* bien jeune pour voyager seule.

Les gendarmes souhaitèrent l'interroger.

Elle ne savait que répondre, étant bien certaine qu'ils ne croiraient pas à cette histoire de chien extraordinaire.

L'interrogatoire dura longtemps sans que *Juliette* pu répondre aux questions de plus en plus pressantes de la maréchaussée.

Samy, qui avait suivi l'échange de loin, comprit le malaise de la jeune fille ; il se faufila entre les gendarmes, grimpa dans sa voiture magique et, profitant d'un moment d'inattention, réussit à prendre la poudre d'escampette avec *Juliette*. Ils reprirent la route pour se rendre au parc.

Au fil des discussions, *Samy* parla à *Juliette* d'un pays des merveilles situé au Sénégal. Un pays où jamais l'on s'ennuyait. L'adolescente supplia alors le chien-dandy de la conduire directement là-bas. Mais voilà, il leur fallait traverser la mer, et ça la meilleure des voitures ne saurait le faire. A nouveau, *Juliette* était désespérée.

C'était sans compter *Samy* et sa voiture magique ! Il lui montra un bouton spécial encastré dans le tableau de bord. Il appuya aussitôt de sa grosse patte : des ailes magiques sortirent sur les côtés et ainsi ils s'envolèrent au Sénégal, une vraie « *Samy mobile* » !

Arrivés au pays des merveilles, sous un soleil particulièrement éclatant ils furent accueillis par une compagnie de personnages assez extraordinaires : une sirène, des centaures, des hommes-girafes, etc. Dans un décor incroyable constellé de maisons en forme de pièces montées, couronnées de bonbons et de chocolat...*Juliette* était à la fois éblouie et apeurée, mais *Samy* était là pour la rassurer.

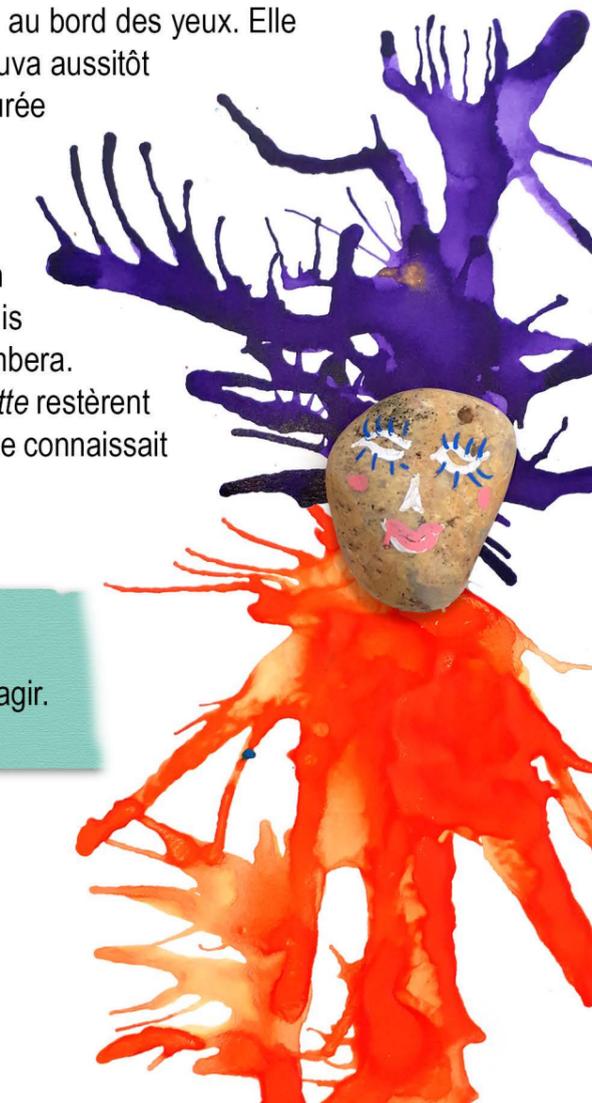
Tout semblait se passer pour le mieux mais seulement voilà, au bout de quelques semaines à jouer avec ses nouveaux compagnons et à se régaler de morceaux de maisons-gâteaux, la petite brunette commençait à ressentir cruellement le manque de sa famille. Et là, *Samy* n'y pouvait rien. Elle était si triste qu'elle finit par s'isoler du groupe, se cachant derrière les buissons en chocolat, dont elle n'avait même plus envie de grignoter les branches. *Samy* décida alors de l'emmener à l'aéroport, il la cacha dans une grande malle, la mit dans le premier avion pour Lyon.

A l'arrivée, attendait un ami du Parc de la Tête d'Or que *Samy* avait prévenu grâce au téléphone magique de sa voiture. Un chat noir, curieux avec ses lunettes, son chapeau et ses pantoufles, qui répondait au nom de *Chausson Le Chat*, accueillit *Juliette*. Il lui expliqua avoir reçu par *Samy* pour consigne de la ramener avec sa moto chez ses parents. *Juliette* arriva sur le palier de sa maison, pas bien fière, les larmes au bord des yeux. Elle sonna, la porte s'ouvrit : elle retrouva aussitôt un large sourire, toute rassurée qu'elle était de revoir ses parents.

Tous heureux de son retour, ils la serrèrent fort dans leur bras en disant : « Ça va pour cette fois mais à la prochaine, la punition tombera. *Chausson Le Chat*, *Samy* et *Juliette* restèrent amis pour la vie, même si elle seule connaissait leur existence...

Morale

Mieux vaut réfléchir avant d'agir.



Octobre

Là, c'était différent. Les choses étaient d'importance.

Autant pour chanter le mai, il laissait volontiers la place à *Marie*, de la même manière, il s'en remettait à *Jean* pour décorer le char ; lors de la picorée des cerises et de la confection de la *confiture de vieux garçon* il avait cédé le pas à *Pascal* ; encore avait-il permis à *Guy* de devenir le héros de l'épisode du *crapaud qui se voulait plus gros qu'une fontaine* et enfin avait-il condescendu à laisser *Jean*, l'octogénaire du hameau, organiser la tournée des brioches de la vogue. Mais là, bon sang ! Aussi vrai qu'il s'appelait *André*, il lui fallait prendre les choses en main, il était quand-même le garde champêtre du hameau !

Là, c'était différent. Les choses étaient d'importance, c'était l'époque des vendanges. Dès potron minet*, il était allé quérir le *Guy* et son clairon, lui avait fait sonner le réveil sous chaque fenêtre. Ce jour, il réquisitionnait tout le monde. Tous connaissaient déjà le lieu de rendez-vous, que depuis une semaine *André* leur serinait : à sept heures précises devant la ferme de *Jeanne* et *Baptiste*.

Quand il arriva au 6, de la rue des Nonettes, tout le monde était là, en ordre de bataille ; deux chars avaient été attelés, les grandes barriques du *Vieux Pierre* chargées, pas moins de neuf hottes et plus de quinze seaux, du plus grand au plus petit – les enfants étant eux-aussi appelés pour les vendanges.

Ce jour était certainement le plus long de l'année : il leur faudrait, sous la direction d'un *André* plus scrupuleux et sourcilieux que jamais, arpenter de long en large le coteau de *Monte-Bique*, situé juste sous la maison de *Marie* ; il leur faudrait couper les grappes, sélectionner les meilleurs baies – enfin les moins mauvaises – les mettre en seau, vider lesdits seaux dans les hottes tressées, puis rapporter le tout chez *Jean*.

Là il faudrait encore trier et re trier le raisin, et puis égrapper et puis fouler... ensuite les anciens s'occuperaient de la fermentation, du pressurage, de l'élevage et de la mise en bouteille. Tous ces efforts pour quelques dizaines de bouteilles d'un méchant cépage de Noah, que personne n'aurait su boire sans le couper d'eau et qui vous donnait des aigreurs d'estomac pendant huit jours...

Mais bon, il le fallait bien puisque c'était là un ancien privilège accordé depuis Moyen-Âge au curé de la paroisse, que d'être fourni en vin ; un ancien privilège accordé sinon au curé, du moins à son bedeau...

Ce vin était tellement âpre que certaines mauvaises langues prétendaient que c'était bien à cause de cette piteuse vinasse que depuis des siècles, pas un prêtre n'avait voulu s'installer durablement dans la minuscule cure de Fabliau...

Il en avait été de ce premier octobre, comme de tous les premiers octobre ; les *Prédicants* avaient œuvré tout le jour et puis, le soir venu, s'étaient présentés tout crasseux du labeur du jour à la porte de la chapelle. Ils avaient été accueillis par un *Jacques*, splendide en sa vareuse cramoisie*. Et après ces efforts, encore leur avait-il fallu s'asseoir en silence sur les bancs et boire l'amer calice jusqu'à la lie.

Heureusement, le *Grand Jacques* était un brave bedeau et depuis trente ans qu'il officiait en tant que bedeau ET maître de chai, il vinifiait ce mauvais cépage à sa façon. Suivant une recette datant des origines de l'horloge, consignée elle-aussi sur un vieux parchemin jauni, il ajoutait à la piquette miel et épices. Sans en faire à proprement parler un *château Petrus*, il réussissait à changer ce *jus de pied* – comme disait *Jean* – en un honnête vin d'Hypocras*.

Ce 1er octobre-là, il en servit un verre à chacun, puis raconta aux *Prédicants* fourbus, un des fabuleux contes de l'Horloge :



Le conte d'octobre ou L'homme à l'accordéon

Dans une petite maison bien paisible, loin de l'effervescence urbaine, vivait *M Pierre*, sa mère et sa fille. Bel homme, *M Pierre* était doté d'une prestance certaine. Âgé d'une trentaine d'années, l'homme était compréhensif, très gentil et extrêmement serviable.

Serrurier de métier, il était souvent contraint de se déplacer n'importe où et à n'importe quelle heure du jour. Sa gentillesse était telle que même les lapins de son jardin savaient en profiter, finissant toujours par obtenir un joli petit bout de terrain à brouter et quelques restes de légumes à ronger, plutôt que de connaître un sort moins enviable, dans l'assiette de l'ouvrier. Jamais le gentil *Pierre* n'avait pu se résoudre à les tuer et encore moins à les cuisiner.

M Pierre avait une passion : l'accordéon. Il en jouait quotidiennement et fort bien. Mais il était souvent seul pour ses petits concerts improvisés, aussi caressa-t-il longtemps le rêve secret de pouvoir partager cette belle pratique avec les écoliers des villages alentours.

Un jour, il choisit de le réaliser. Il plia ses minces bagages, chargé seulement d'un sac à dos et de son accordéon, et dit au revoir à sa famille, bien triste de voir ainsi s'éloigner le gentil serrurier. Hélas, après avoir parcouru quelques kilomètres à pied, une voiture le renversa. La conductrice s'arrêta et voyant qu'il était gravement blessé, l'emmena chez elle pour le soigner. La jeune *Pauline*, demoiselle au visage sympathique et bienveillant, exerçait le métier de couturière. Parmi ses nombreuses qualités, elle avait du bon sens, une grande adresse et de très bons yeux.

Pauline s'en voulait énormément d'avoir renversé *M Pierre*. Malgré ses bons yeux et sa parfaite santé, elle avait souvent la tête ailleurs, en proie à d'autres maux. Alors, ils se soignèrent mutuellement, l'un s'occupant des blessures extérieures et l'autre, de celles plus intérieures.

Pauline réussit, avec ses aiguilles, à recoudre les plaies de *M Pierre*. Tandis que lui, par sa présence, son écoute et sa gentillesse parvint à faire taire les angoisses et traumatismes de la jeune fille.

Après quelques semaines, *Pierre* souhaita continuer son aventure, pourtant il n'envisageait déjà plus la possibilité de se séparer de *Pauline*. Il savait pertinemment qu'en la quittant, ses idées noires l'envahiraient à nouveau. Il décida finalement de l'envoyer chez lui, où elle serait choyée par sa mère et sa fille. C'est alors que, soulagé et l'esprit libéré, il reprit de plus belle sa route.

Après plusieurs jours de marche et de dérive, il traversa un pays parsemé de maisons en brique d'un rouge flamboyant ; un pays où il faisait beau, où tout était verdoyant. C'est là qu'il remarqua de singuliers petits habitants, certains vêtus de culottes et d'autres ...sans !

Il comprit rapidement qu'il était entré en un pays où la guerre faisait rage entre deux peuples. En les découvrant, il pensa secrètement qu'ils étaient complètement « *brindezingues* » de se faire la guerre pour une simple histoire de culotte... une situation à vrai dire aussi ubuesque que tragique. Il comprit également qu'il ne se serait pas bien accueilli, étant lui-même ni avec ni sans culotte puisqu'il portait sous son bleu de travail un caleçon !

Alors, l'idée lui vint de jouer une petite valse avec son accordéon, pour tenter d'être mieux accepté. La musique a toujours adouci les mœurs, dit-on. Ce fut extraordinaire, les sans culottes se mirent à danser avec les culottes, et tous se décidèrent à signer la paix.

Pour marquer cet événement historique, *M Pierre* décida de composer une chanson en leur honneur et de la leur apprendre. Tous s'installèrent bien à l'abri, sous une remise, pour les répétitions durant quelques jours. C'est ainsi qu'il réalisa finalement son rêve en devenant le premier professeur de musique du pays des *Rouges-Briques* et en créant l'école de musique de *M Pierre*.

Et si jamais il ne revit la belle *Pauline* qui s'installa définitivement dans sa maison, il vécut tout de même heureux durant de nombreuses années au milieu de ces deux peuples désormais frères, en exerçant sa passion de musicien, donnant cours et concerts, un jour en culotte et l'autre sans...

Moraijé

Toute passion mérite d'être vécue.

Novembre

Pour une fois, les *Prédicants* en activité, n'avaient pas été obligés prendre un jour de congé en l'honneur de l'horloge puisque c'était la Toussaint. Et pour une fois, ce n'est pas tant la cérémonie du onzième conte de l'année qui les occupaient mais plutôt *l'après*. Comme en décembre il y aurait *l'avent*, en novembre il y avait *l'après* ; car à la Toussaint, au hameau de Saint-André le Sermon, après l'horloge, il y aurait les morts.

Depuis toujours, ce petit peuple avait dignement célébré les morts la nuit du un au deux novembre. Depuis des siècles, le rituel n'avait pas changé et cette année ne ferait pas exception : dès que le bedeau aurait replié le parchemin, refermé la boîte à musique et éteint l'encens, tous se lèveraient, sortiraient pour *l'après*.

Là, c'est la bigote *Marguerite* qui prendrait les choses en main et sous sa houlette, tous obéiraient à un rite très précis pour préparer ce qui, pour elle, était la plus importante soirée de l'année : celle des morts. Elle avait commencé son travail dès le matin, en rappelant à chacun ses devoirs, répartissant les *Prédicants* en cinq groupes.

Le premier groupe, le plus petit, essentiellement composé de femmes, s'occuperait des photophores. Depuis la mi-octobre, les *cinq grâces* - comme les appelait ironiquement *Jean* - avaient confectionné et peint une bonne centaine de petites coupelles en terre cuite. Ce soir, elles les garniraient d'une bougie et iraient les

placer entre chaque tombe du petit cimetière du hameau afin d'illuminer cette nuit macabre.

Le deuxième groupe serait de corvée... de patates. Il faudrait bien penser à restaurer tout ce beau monde pendant la nuit qui, avant tout, commençait par une longue veillée. Novembre étant l'époque de la récolte des pommes de terres, il n'en avait pas fallu davantage pour que les anciens désignent le gratin comme plat traditionnel de la Toussaint. Et il en était toujours ainsi aujourd'hui... Des Pompadours par dizaines de kilos seraient épluchées, coupées en rondelles puis cuites à l'eau dans de grands chaudrons et enfin enfournées plus de trois heures dans le grand four à pain de Pascal. Seule concession à la recette datant du onzième siècle : les dombistes ajoutaient désormais à la muscade... une bonne livre de crème fraîche par ramequin.

Le troisième groupe s'occuperait du *pain des morts*. Si les femmes allumaient les bougies, c'était en raison d'une antique croyance qui voulait que les morts se réveillent la nuit du un au deux novembre. Pour les bien accueillir, il fallait leur offrir de la lumière, de la chaleur et du pain... Alors le troisième groupe façonnerait une sorte de brioche sucrée, garnie du fruit de saison : la noix. Les pains seraient également cuits chez *Pascal*, à la suite des gratins, puis disposés au centre de chaque table, de chaque foyer. Là, jamais les gourmands *dombistes* n'avaient pensé à ajouter de crème ; il faut dire que jamais personne ne mangeait ce pain-là.

Dès la fin de la cérémonie de l'horloge, à la sortie de la chapelle, *Baptiste* emmènerait le quatrième groupe sur sa charrette à travers la forêt de *Jaillat* pour couper au moins huit stères* de bois. « Il faut que les morts aient bien chaud quand ils viendront manger le pain » avait précisé la consciencieuse *Marguerite*. En effet, chaque maison du hameau devait garder allumé, toute la nuit durant, un grand feu dans sa cheminée.

Enfin, pour que les morts puissent se restaurer et se réchauffer, encore leur fallait-il pouvoir entrer partout à leur guise. Cette nuit-là toutes les portes des maisons resteraient donc grand ouvertes. Un cinquième groupe, uniquement masculin cette fois, aurait l'ingrate mission de veiller sur le village en réalisant tout au long de la nuit des patrouilles de surveillance - cette tradition séculaire de la nuit des morts étant également fort bien connue des malandrins* -. Il va sans dire que généralement, peu de *Prédicants* se portaient volontaires pour intégrer cette éphémère milice nocturne, qui allait se geler les os à déambuler armés de gourdins et de fusils dans les quatre rues désertes du hameau jusqu'au petit matin ; allant parfois jusqu'à devoir s'opposer par la force à des âmes sinon défuntes du moins... malveillantes. Comme chaque année, dès le matin, *Marguerite* aurait fait un appel aux braves ; mais, devant l'obstiné silence de la foule, aurait inmanquablement été contrainte de recourir à la tant redoutée séance de la courte-paille.

Mais tout ça, ce serait après. Après le travail du *Grand Jacques*.

Il était l'heure et tout le monde était là. Le grand Suisse avait symboliquement placé onze bougies au-dessus de la jolie comtoise, faisait briller de mille feux les pierres précieuses en forme Ouroboros. Il distribua le vin, alluma l'encens, se plaça au centre du chœur et attendit que l'écho du quatorzième coup de carillon se soit perdu entre les voûtes de l'oratoire de Saint-Jean. Il remonta la petite boîte à musique en fer blanc, déploya le rouleau et raconta au peuple de l'horloge, l'étonnante fable de novembre :



Le conte de novembre ou La vie de Coquin, le renard

Il était une fois, un jeune renard, le bien nommé *Coquin*, car il était connu de tous par son comportement plutôt filou. Sa vie de jeune renard se déroulait paisiblement au milieu des genêts en compagnie de sa famille, non loin des villages car de très bons repas s'y présentaient. Doté d'un exceptionnel pelage brillant qui faisait presque oublier sa disgracieuse tendance à loucher, il respirait la santé ; un goupil très gourmand et pas délicat : il mangeait de tout !

Il vivait ainsi, insouciant, avec sa famille. Mais du jour au lendemain, il lui vint l'idée, aussi soudaine que saugrenue, de partir à l'aventure, sans véritable projet, juste pour goûter à la liberté. *Coquin* traversa ainsi forêts et prairies, choisissant un trajet non loin des routes, « un chemin plus direct », se disait-il.

Erreur magistrale ! En traversant une route, une voiture le renversa. Cette dernière n'imagina même pas une seconde s'arrêter, après tout, ce n'était qu'un renard !

La patte salement amochée, *Coquin* eut tout juste la force de se réfugier dans un bois. Un peu patraque, il vit au loin se dessiner une silhouette. Plus elle approchait, plus il la distinguait : une

silhouette qui habituellement, l'aurait fait saliver, celle de *Bambo*, le cousin d'un célèbre petit faon !

Il vint à lui, inconscient du danger, et se mit à lui lécher la patte. En quelques jours de ces bons soins, *Coquin* était debout, plein de reconnaissance pour cet audacieux cervidé. Il oublia alors ses bas instincts et offrit son amitié au jeune dague qui l'accepta de bon cœur.

Les deux nouveaux amis décidèrent de faire un bout de chemin ensemble. Mais leur aventure ne dura pas longtemps, de toute façon, il aurait suffi qu'un semblable les aperçut pour qu'ils soient raillés : un renard accompagné d'un faon, quelle hérésie ! C'est avec tristesse que *Coquin* reprit la route, seul.

Son ventre commençait à gargouiller. Il décida de partir à la chasse. Il tomba nez à nez, ou plutôt *truffe à truffe* avec une famille de taupes, les *Topinus*. Le père s'étant absenté, femme et enfants étaient restés seuls, sans défense. Le renard, littéralement affamé et sans pitié, croqua les petits. Pris de scrupules et pour tout dire honteux de sa gourmandise et de sa cruauté, il offrit à la mère *Topinus* un énorme sac de vers de terre espérant se faire pardonner. Mais rien ne put consoler maman *Topinus*.

Le temps des scrupules ne dura pas longtemps. Il continua sa route en gambadant, un peu fofou, son ventre bien rempli. Fofou et imprudent : il tomba face à face, ou plutôt *museau à museau* avec un chasseur. Fort heureusement, celui-ci, ébloui par le si brillant pelage de *Coquin*, ne put tirer une seule cartouche. Le renard en profita pour se sauver.

Dans sa fuite effrénée, *Coquin* trébucha sur un terrier. Sa faim n'étant jamais totalement assouvie, il décida de s'y enfoncer tête baissée pour voir s'il était habité. Mais là, surprise ! Il découvrit un lieu incroyable, un terrier magique. Dans un même endroit, grand comme une caverne d'ours, des poules, des taupes, des lapins et des souris étaient rassemblés par milliers... De quoi perdre la tête !

Coquin prit peur devant ce garde-manger gargantuesque, ne sachant pas s'il pourrait résister à sa terrible gourmandise et ne

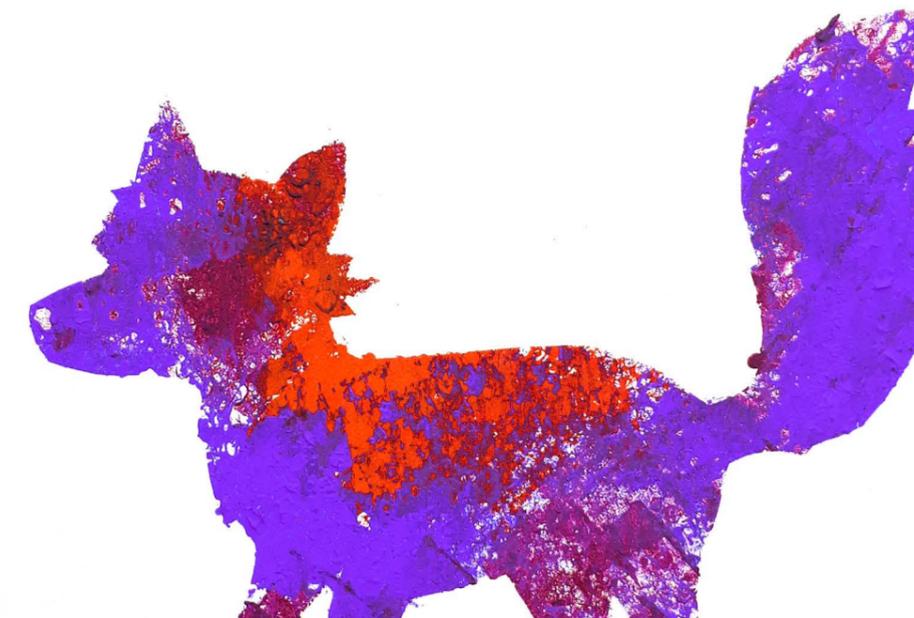
tenant pas à se rendre malade. Comme tous les renards, *Coquin* était un animal prudent : il se sauva.

Mais tracer la route toujours en solitaire, cela fait réfléchir... Il songeait de plus en plus souvent à sa famille. Depuis son départ, il était devenu un beau et grand renard. Il partit alors à la conquête d'une compagne pour fonder un foyer. Aussitôt dit, aussitôt fait, il croisa *Coquine*, une jolie renarde au pelage roux vif et au léger strabisme... envoûtant.

Et là, ce fût le coup de foudre, il décida de retourner au pays des Genêts pour présenter à sa famille sa nouvelle conquête. Ils s'installèrent tous ensemble. C'est ainsi que la vie de *Coquin* fut toute chamboulée, avec l'arrivée de nombreux renardeaux au pelage étincelant et au regard pour le moins... coquet ! Une belle et joyeuse portée qui leur offrit une vie pleine de joie et d'amour.

Moraijité

Si partir fait grandir, la vie restera toujours un éternel recommencement.



Décembre

Le 24 décembre. L'hiver commençait à s'inviter à Fabliau, et cela faisait déjà un mois et... vingt-quatre jours que le quatorzième coup de cloche s'était évanoui dans le fond de la petite chapelle. Cinquante-quatre jours en cette saison des frimas, sans se retrouver tous, sans trinquer à l'Hypocras, sans une jolie fable du Grand Jacques, cela avait semblé bien long, à peu que les enfants n'aient oublié les dernières aventures extravagantes de Coquin. Mais nous étions en décembre, et là, le jour de l'horloge tombait le vingt-quatre et le carillon sonnait... vingt-quatre fois.

Quand, ce soir-là, les plus jeunes, Martin, Isabelle et Louise demandèrent aux adultes du hameau rassemblés en salle commune, pourquoi le jour tombait le vingt-quatre et pourquoi l'horloge ne sonnait pas seize coups, la plupart d'entre eux avait d'abord fait semblant de l'ignorer. Puis devant l'insistance des trois jeunes enfants à connaître le pourquoi de cette arythmie si particulière, chacun y était allé de son hypothèse...

Le Bon Germain leur expliqua que puisque le premier jour de novembre marquait le mois de l'après, le premier jour de décembre étant celui de l'avent, il fallait que l'horloge sonne après l'avent, donc juste après le dernier jour de l'avent, le vingt-quatre. Guy, le héros du village, illustre vainqueur du crapaud de la Fontaine, et grand virtuose de la trompette – par la taille – leur servit une explication solfégique très savante : il prétendit que l'horloge fonctionnait grâce à la musique, - raison pour laquelle le Bedeau accompagnait toujours ses contes de sa petite boîte en fer blanc –, que les mélodies de celle-ci ayant utilisé toutes les notes de la gamme chromatique* montante – soit douze notes - puis toutes celles de la gamme descendante – encore douze notes - ,

l'horloge sonnait en fin d'année un coup par note, soit vingt-quatre. Marie, la vieille organiste férue d'astrologie et de numérologie, affirma que pour elle, cela n'avait aucun doute, les anciens avaient programmé l'horloge pour sonner vingt-quatre coups le vingt-quatre décembre, car le nombre vingt-quatre était attaché aux symboles de famille, d'amour et d'harmonie, il n'y avait pas à chercher plus loin.

Pour la belle Marguerite, la plus grande bigote que le hameau ait connu, l'explication était beaucoup plus simple : il était bien évident qu'en décembre la cérémonie devait tomber le jour du réveillon de Noël ; le carillon sonnait deux fois les douze coups de minuit : une fois pour la cérémonie de l'horloge, et une fois pour célébrer la naissance de Jésus, deux fois douze, soit vingt-quatre. Le vieux Pierre – dissimulant sous sa barbe hirsute un rire sardonique* - avait aussitôt ajouté qu'il était tout à fait d'accord avec la « brave Marguerite », qu'il lui semblait même que la chose était consignée noir sur blanc dans l'ancien testament, au chapitre des... DOUZE commandements.

Aussitôt, Jean, le très laïque instituteur retraité, avança une autre hypothèse, autant pour faire valoir sa culture historique que pour s'opposer aux « arguments fallacieux de la grenouille de bénitier ». Pour lui, l'horloge devait évidemment dater de la révolution française car à l'époque le vingt-quatre décembre se trouvait être le quatrième jour de nivose* du calendrier grégorien, appelé également « jour du soufre ». Il poursuivit avec une pointe de dérision son explication : le soufre et l'encens étant auparavant les deux matières utilisées par les prêtres exorcistes, tout cela montrait que l'horloge se dérégla en décembre car elle était

l'œuvre... du diable ! Si l'explication du vieux professeur fit beaucoup rire certains, il va sans dire que Marguerite ne l'apprécia pas du tout.

Quand le silence fut revenu, Germain prit à son tour la parole pour tenter une version mécanique du problème ; le plombier expliqua que le bedeau usant et abusant de la Myrrhe, celle-ci, retombant en poussière, venait obstruer les mécanismes en cuivre de la comtoise ; raison pour laquelle, en fin d'année, les jours devenant plus froids et plus humides les petites roues crantées se décalaient de plus belle : le système d'échappement, couplé au pendule, ne permettant plus de cadencer la libération de l'énergie, il ne permettait évidemment plus non plus d'entretenir le mouvement de rotation du poids moteur.

Pascal le cordonnier ajouta qu'il se pouvait que la légendaire humidité de la Dombes puisse également endommager les petites courroies de cuir – le cuir ça le connaissait - qui reliaient le carillon aux mécanismes fragiles de la belle horloge.

Même Baptiste voulu accréditer la thèse du problème mécanique, sans toutefois oser avancer une hypothèse aussi technique que celle de Germain, se contentant d'un laconique : « pour moi, c'est l' bazar qui s'coince et pis c'est tout ».

Ayant écouté avec circonspection et un brin d'impatience voire d'irritation, les diverses explications avancées, André Guillaume consulta nerveusement sa montre à gousset. Voyant qu'il était déjà presque minuit, il interrompit les débats et déclara solennellement : « s'il y en a un qui connaît la réponse, c'est le Grand Jacques. Nous lui demanderons en arrivant à la chapelle. Allez, en route pour la rue de la cure, il est l'heure de la procession de l'horloge »

Quand à l'issue d'une procession empreinte de solennité, tout le monde fut installé sur les bancs, comme promis, André se leva et demanda au Grand Jacques le pourquoi du vingt-quatre décembre et des vingt-quatre coups.

Le bedeau, magnifique, dans son grand manteau aux quatorze boutons d'argent prit un temps et une pause de circonstance puis répondit à la question du garde champêtre : « cette horloge a été construite il y a plus de mille ans, son mécanisme est parfait. Je ne sais pas quant à moi s'il est vrai que le vingt-quatre décembre a été instauré par les anciens pour faire coïncider la dernière cérémonie de l'année avec la veillée de Noël, ce je sais en revanche, c'est que le mécanisme étant parfait et reposant sur le mouvement perpétuel, il doit, avant l'ultime révolution de la clepsydre, compenser les irrégularités de son fonctionnement.

En effet, l'horloge de Fabliau est la seule au monde à sonner les mois et les saisons, ce faisant, elle a donc sonné cinq coups en janvier – un pour janvier et quatre pour l'hiver, six en février, quatre en mars et ainsi de suite...en cette fin décembre il aura donc manqué cinq séries de coups : le un, le deux, le trois, le sept et le onze que la comtoise doit absolument récupérer... réfléchissez bien mes amis, faites l'addition et vous verrez pourquoi dans quelques instants, elle sonnera vingt-quatre fois. »

Et les vingt-quatre coups de cloches retentirent dans la petite chapelle, La clepsydre acheva sa dernière révolution, terminant son cycle parfait. Pour la dernière fois de l'année, le Grand Jacques alluma la Myrrhe, offrit un verre de vin de Noah – chaud – et lu au son de la petite boîte à musique un de ses merveilleux contes de l'Horloge :

Le conte de décembre ou Les aventures de Coco, le perroquet.

Voici l'histoire de Coco, un superbe perroquet au plumage flamboyant, d'une gentillesse et d'une simplicité à en faire pâlir plus d'un. Il vivait dans une coquette maison au pied de la Poype* de Villars-les-Dombes, propriété de sa famille d'adoption : les *Martin*. Tout le monde semblait vivre en paix et en bonne intelligence même si parfois la maison des *Martin* était envahie d'une horde de jeunes chats impudents, la bande des *Gouttières*. Ils se faufilaient dans la nuit, dévastaient la maison et s'amusaient à manger toutes les graines du pauvre Coco. Cela rendait toute la famille folle de rage.

A part ces incidents nocturnes, la vie était belle à Villars-les-Dombes. Un jour pourtant, d'un coup de plumes, Coco les abandonna pour partir à l'aventure et voir plus loin que le bout de son bec. Laisant ses proches étancher leur tristesse dans leurs mouchoirs, Coco prit la voiture. Oui, oui, il était vraiment étonnant ce Coco !

Il conduisait donc tranquillement, l'aile gauche négligemment appuyée sur la vitre ouverte, la houppette au vent, quand soudain, il vit un chien faire du stop. Un beau chien, apparemment bien nourri et bien portant, un joli pelage couleur fauve-Isabelle*, répondant au nom d'*Arthur Vanille*... Mais que faisait-il là? Un chien, tout seul au bord de la route, faisant du stop...ainsi...sous un ciel menaçant ! Coco s'arrêta et demanda au jeune Labrador pourquoi il tendait ainsi la patte en l'air. Il lui répondit, que, tout simplement, mordu d'Histoire, il projetait de visiter les châteaux de la Loire et que, encore trop jeune pour posséder le permis de conduire, il était contraint de faire du stop.

Pour Coco, choisir cette aventure-là où une autre, cela revenait au même, alors il lui proposa de l'accompagner jusqu'en Touraine. Après quelques heures de route, à regarder défiler les paysages entre la Dombes et la Bresse, écoutant « *radio Cacatoès* », la faim commença à les tenailler furieusement, les obligeant à faire une halte en rase campagne. Alors qu'ils déplaient soigneusement la nappe à carreau et s'apprêtaient à partager graines et croquettes, un homme sorti de nul part se présenta à eux. Il était fort beau, portant le noble et musical patronyme de *Rémi De Notes*.

Hélas, ce bel homme s'avéra beaucoup moins sympathique que son avenant physique leur avait laissé croire! Sans motif particulier, *Rémi De Notes*, devint comme fou : armé d'un couteau, il se mit à crever un à un, les pneus de la voiture de Coco. Effrayés, tant par la soudaineté de son acte que par la taille de sa lame, *Coco* et *Arthur Vanille* s'enfuirent à tire-d'aile et poussa-patte à travers champ. Après en avoir traversé plusieurs, se sentant hors de danger, ils s'arrêtèrent près d'une route. Ils étaient essoufflés et complètement perdus. Par chance, *M Martin* de Villars-les-Dombes qui était venu dans le Revermont visiter une vieille tante, reconnut au loin *Coco* grâce à son plumage si particulier. Il chevaucha jusqu'à eux. Touché par leur infortune, il accepta de les aider et de les prendre en croupe mais en contrepartie, imposa à *Coco* de rentrer parmi les siens : le perroquet manquait déjà beaucoup à ses enfants. Mais il n'en était pas question ! Pas sans avoir visité les châteaux, pardi ! Alors, les deux compères à poils et à plumes continuèrent leur route, seuls et à patte.

En chemin, alors qu'ils arrivaient tout juste dans le Jura, ils firent connaissance d'un magicien, le *Grand Saitoufaire*. *Coco* et *Arthur Vanille* lui racontèrent leurs mésaventures. Tout attendri par leur histoire, le grand magicien sortit sa baguette magique fit apparaître devant leurs yeux ébahis un vieux château médiéval. « Faites-moi confiance » avait-il dit, « ces vestiges-là sont les plus beaux du pays, les châteaux du Suran*, valent bien ceux de la Loire ! »

Les deux amis commencèrent à explorer le site et déambuler au milieu des nombreuses pièces du château fort quand on entendit résonner un tonitruant « Au secouuuuuurs !!! » En marchant sur une trappe dissimulée dans le parquet, ils tombèrent dans une ancienne oubliette. Plus de peur que de mal, le jeune chien s'était parfaitement rattrapé sans se blesser et le perroquet, quant à lui, avait des ailes.

Remis de cette chute, ils aperçurent dans la pénombre un tunnel. Ils suivirent pattes à pattes le long et obscur corridor qui les mena dans un drôle d'endroit, une sorte de village souterrain entouré de jungle : le village du magicien *Saitoufaire*. Un lieu enchanté appelé « *Rohecoton* » où tout n'était que joie et bonheur ; les maisons étaient en tissus de mille couleur, la nature luxuriante et les habitants rigolaient tout le temps ; il faut dire qu'ils buvaient tout le temps aussi !

Ils firent connaissance des *Rohecotonais* et décidèrent de s'y installer. Pendant un certain temps *Coco* et *Arthur Vanille* s'y sentirent bien, oui, mais *Coco* traînait tout de même un sacré coup de cafard en pensant à sa famille, là-bas, à Villars-les-Dombes. Il se confia au *Grand Saitoufaire*, le bon magicien alors justifia sa réputation et sortit à nouveau sa baguette magique. Ni une, ni deux, il les renvoya à Villars où la famille de *Coco*, tout à la joie de retrouver son cher *Ara*, accepta également d'adopter *Arthur Vanille*. Le chien n'en croyait pas ses longues oreilles, débordant de reconnaissance, il leur fit la fête et lécha les joues de tout le monde. Le soir venu, il partagèrent ensemble un véritable festin : poulet rôti et frites pour certains, croquettes et graines à volonté pour d'autres...

La nuit suivante fut marquée par le retour de la *Bande des Gouttières*. Comme d'habitude, les insolents greffiers se glissèrent dans la maison par une petite lucarne et commencèrent leur sale besogne, dévorant les provisions, se faisant les griffes sur les beaux rideaux de Madame *Martin*... mais c'était sans compter le hardi *Arthur Vanille* : le beau Labrador, qui ne dormait que d'un œil, fonça sur les affreux félins et les chassa sans ménagement.

C'est ainsi que toute la famille *Martin*, définitivement débarrassée des nuisances nocturnes, coula des jours heureux en compagnie de *Coco* et *Arthur Vanille*.

Moraijite

Toute bonté mérite d'être récompensée.



Epilogue

Et il en serait toujours ainsi dans le petit hameau de Fabliau.

Tant qu'il y aurait des hommes pour croire en ces belles histoires, cette horloge sonnerait douze fois l'an. Les *Prédicants* de tous âges viendraient l'écouter. Partant de la fontaine de la Place Neuve, la benoîte procession se mettrait en route, serpentant entre les bâtisses, pour arriver à la chapelle de Saint-Jean ; le cortège entrerait en silence et prendrait place sur les bancs de hêtre cirés de frais par le bedeau.

Chaque mois, se réuniraient-ils tous en une forte assemblée et observeraient-ils avec déférence la clepsydre achever sa révolution. Chaque coup de cloche célébrant le mois passé, à l'aune d'un autre temps, celui des saisons.

Et puis le bedeau viendrait, en grande pompe, vêtu de son costume de suisse d'église, allumer le poêle à bois. Il servirait à chacun un verre de vin de Noah et au son d'une petite boîte à musique en fer blanc, offrirait à la belle assistance le récit d'une des incroyables histoires du pays de Dombes, où les animaux parlent aux hommes, où les arbres dansent, où les fées ont bon cœur...

L'un des douze contes de l'Horloge.

Glossaire

Aire : espace où l'on bat le blé

Barge à queue noire : gros échassier au bec droit très long

Bedeau : employé laïc d'église, préposé au service matériel et à l'ordre

Botasse : petite mare d'eau croupissante

Canard fuligule : espèce de canard plongeur

Chalaronne : cours d'eau de la Dombes affluent de la rive gauche de la Saône

Château d'Avallon : jeu d'adresse consistant à lancer des balles de mousse dans les fenêtres de taille différentes d'un château fort.

Coche : ancien véhicule routier à traction hippomobile

Comtoise : horloge de parquet et à pendule

Confiture de vieux garçon : recette de fruits macérés dans de l'eau de vie

Conscrits : fête traditionnelle des classes par décade

Cramoisie : couleur désignant un rouge profond

Daguet : jeune cerf ou daim dont les bois ne sont pas encore ramifiés

Fauve-Isabelle : couleur fauve très pâle, sable.

Formans : petite rivière prenant sa source sur le plateau de Dombes et se jetant dans la Saône

Furet : en plomberie, outil comportant un flexible métallique d'au moins trois mètres

Gentilé : nom donné aux habitants d'un lieu géographique

Goupil : terme désignant au Moyen Âge le renard

Gourmander : réprimander avec dureté

Gravelots : espèce d'échassier limicole de petite taille

Hypocras : ancienne boisson à base de vin, sucrée au miel et aromatisée

Jonchaie : lieu où poussent les joncs

Malandrin : brigand, voleur de grand chemin, mauvais garçon

Nivose : quatrième mois du calendrier républicain

Noah : cépage hybride blanc, appelé «vin qui rend fou» en Dombes à la fin du 19ème s.

Ouroboros : dessin d'un serpent ou d'un dragon qui se mord la queue

Pertuisane : arme du suisse d'église en forme de lance dont le fer se sépare à sa base

Pisé : procédé de construction de murs en terre crue

Piston : fam. cornet à piston, trompette

Potron minet : fam. point du jour, aube, petit matin

Poype : motte castrale, ouvrage de défense médiéval

Prédicant : habitant de Saint-André le Sermon

Rigodon d'honneur : batteries de tambours d'origine napoléonienne

Roseau phragmite : roseau commun très présent en Dombes

Roselière : zone humide en bordure d'étangs où poussent principalement des roseaux

Sardonique : qui révèle une pensée, une intention méchante

Scirpe lacustre : jonc de grande taille très répandu en Dombes

Stère : unité de mesure de volume du bois de chauffage, équivaut à un mètre cube

Suran : rivière qui traverse l'Ain et le Jura, affluent de la rivière d'Ain

Typha : plante de sol humide ou aquatique colonisant les abords d'un étang

Vague : défilé des conscrits

Vanneau huppé : petit échassier d'allure robuste et au plumage contrasté

Vasière : habitat d'eau douce constitué de matériaux sédimentés fins

Vogue : fête foraine en Dombes d'origine votive ou patronale où se tiennent les conscrits

Votif : se rapporte à une fête qu'organise un village en hommage à son saint patron



Les 12 contes de ce livre ont été imaginés dans le cadre d'ateliers d'écriture

menés par Kristen Sourdin, animatrice et Hélène Bouveyron, agent de service hospitalier, d'avril 2015 à juillet 2016, avec :

Mmes Grosclaude, Soquet, Dupont, Ponthus et Chapuis (conte de Janvier) ; Mmes Bonnal, Montrade et une résidente anonyme du service Glycines (conte de Février) ; Mmes Dozat et Montrade (conte de Mars) ; Mmes Montrade, Perret et Dupont (conte d'Avril) ; Mmes Dozat, Dupont, et Spiga (conte de Mai) ; Mmes Ponthus, Chambard, Rey, Weber et M Perradin (conte de Juin) ; Mmes Marchand, Montrade et Dupont (conte de Juillet) ; Mmes Chambard, Gerbet et M Collovray (conte d'août) ; Mmes Montrade, Dozat, Collomb, MM Carvas et Chapelan (conte de septembre) ; Mmes Montrade, Dupont, Chassagnoux et Spiga (conte d'octobre) ; Mmes Vinière, Soquet, MM Mereaud et Monnier (conte de Novembre) ; Mmes Curtil, Manceau et Decombes (conte de Décembre).

Il a été créé dans le cadre d'ateliers d'illustration menés par Audrey Gessat, illustratrice, Zélie Beraud, Sophie Dupupet,

Christelle Franco et Christine Berbezier, animatrices du 9 mai au 4 juillet 2017 avec :

Mme Paubel, Mr Mereaud, Mr Monnier, Mme Dubost, Mme Perrier, Mme Mugnier, Mme Curtil, Mme Weber, Mme Dousson, Mme Cropier, Mme Collovray.

Et les enfants du Centre Social la Passerelle de Châtillon-sur-Chalaronne :

Faria Alves Luana, Gallo Léna, Larue Candice, Lucien Lucas, Meunier-Verot Margot, Morin Hervouet Mateo, Remila Myriam, Roux Lucie et Tho Hyorie, accompagnés de Mme Floriane Duval.

Cet ouvrage a été réalisé dans le cadre de la saison culturelle L'Echo, fruit d'une politique d'ouverture et de développement culturel conjointe de l'Ehpad public la Montagne et de l'Académie de Cuivres en Dombes

Remerciements

Nous remercions tous ceux qui ont contribué à la réalisation de ce livre :

M Damien Bruggeman, directeur de l'Ehpad public la Montagne de Châtillon-sur-Chalaronne
L'ensemble du personnel de l'Ehpad public la Montagne de Châtillon-sur-Chalaronne
Toute l'équipe du Centre Social La Passerelle de Châtillon-sur-Chalaronne
Les bénévoles de l'Académie de Cuivres en Dombes

Nos partenaires institutionnels

L'Agence régionale de santé Auvergne-Rhône-Alpes, la Direction régionale des Affaires Culturelles Auvergne-Rhône-Alpes, la région Auvergne-Rhône-Alpes, le conseil départemental de l'Ain et la commune de Villars-les-Dombes.

Nos généreux mécènes

L'association Res Publica
DS Finances

Cet ouvrage est dédié aux résidents de l'Ehpad public La Montagne et à leurs familles

Illustrations & réalisation : Audrey Gessat
Textes & direction artistique : Philippe Constant
Mise en page : Flavie Labouré



